

THÉÂTRE

Donner corps à Rimbaud

Page E 3



CINÉMA

Place au FIFEM!

Page E 12

LE DEVOIR



CULTURE

La Passion selon Gibson

Une œuvre réductrice et névrosée

«Cet étalage de violence est fondamentalement en contradiction avec le message éthique des Évangiles, centré sur l'amour»

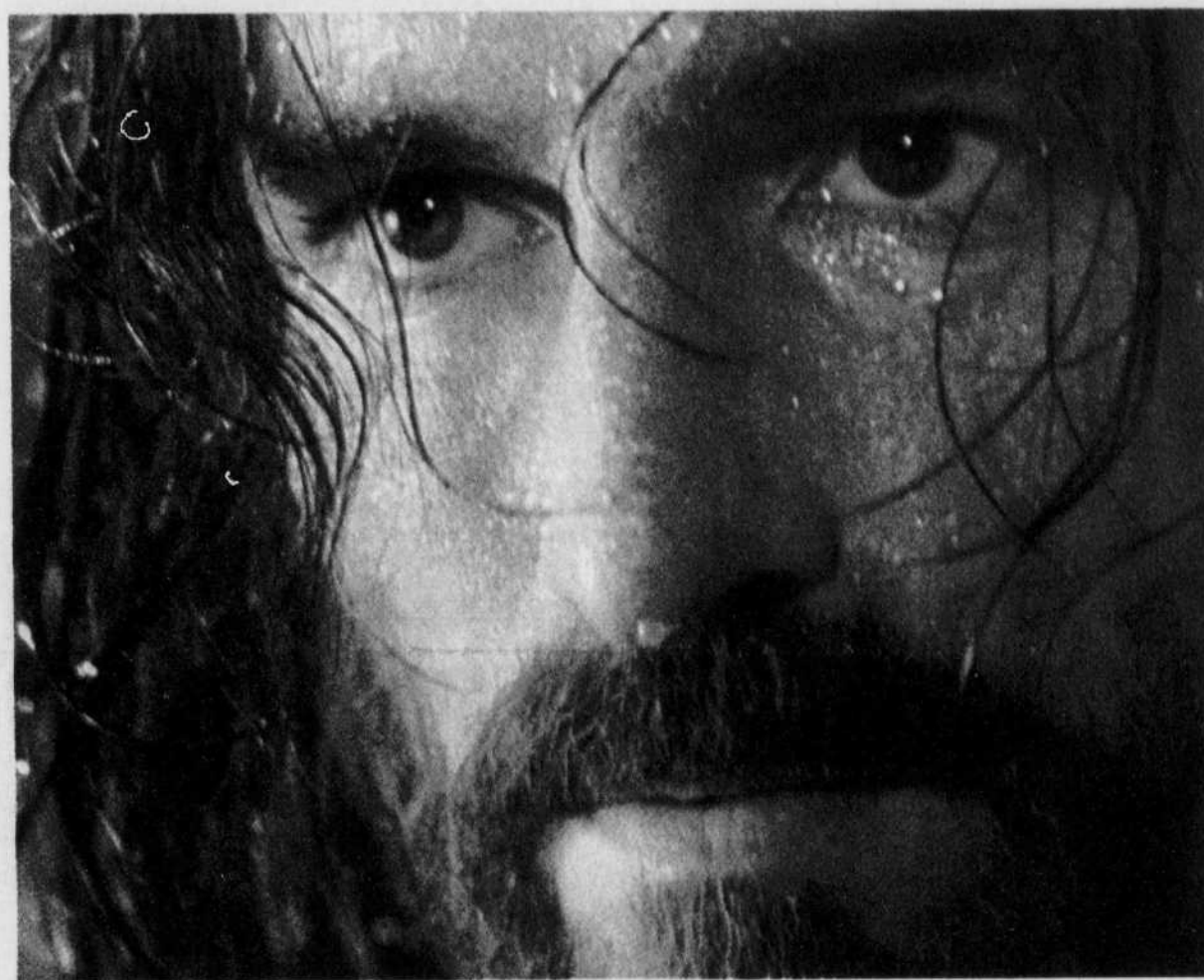
ALAIN GIGNAC

La Passion du Christ de Gibson ne peut prétendre être une reconstitution historique plausible, selon les données actuelles de la recherche en théologie. C'est avant tout une œuvre d'une grande qualité sur le plan cinématographique, qui donne l'illusion du réel et enferme ainsi le spectateur dans l'imaginaire du cinéaste.

Du début à la fin, l'intrigue du film est mythique, puisant peut-être son inspiration dans l'Évangile de Jean. Il s'agit d'une lutte sans merci entre le Prince de ce monde et l'envoyé du Père, où l'antique serpent sera écrasé. Et il l'est devant nous, littéralement, au jardin des Oliviers. Le personnage de Satan est mis en scène, de manière lugubre et sinistre, mais originale. Il accompagne Jésus tout au long du chemin de croix, pour le narguer et indiquer au spectateur que c'est lui qui est à l'œuvre derrière cette malveillance humaine qui s'acharne sur Jésus. À la fin, on voit Satan se torturer de douleur à son tour et crier sa défaite, du fond d'un désert infernal. Gibson ose même nous donner le point de vue de Dieu sur la mort de Jésus: il nous montre le Golgotha en plongée, vu du ciel, alors qu'une goutte de pluie se forme pour arroser le sol — larme d'amour du Père envers son Fils, sacrifié.

Mais voilà le problème: le film reprend à son compte une théologie pseudo-sacrificielle et expiatoire, en confondant le geste d'alliance et de réconciliation de l'Ancien Testament, où le sang symbolise la vie, avec l'idée du bouc émissaire. La clé de lecture de ce film est donnée dès l'ouverture, avec une citation hors contexte d'Isaïe 53,4: «Ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé.» Théologie réductrice, morbide, où le Dieu vengeur n'est pas loin. L'insistance sur la souffrance et la torture est troublante et quasi névrosée. Après une scène de flagellation qui s'étire démesurément, on voit Marie, mère de Jésus, et Marie-Madeleine, laissées seules, éponger le dallage pour récupérer

VOIR PAGE E 2 : PASSION



EQUINOXE FILM

LE REMAKE DES REMAKES

La tornade soulevée par l'œuvre-choc de Mel Gibson ne s'apaisera pas de sitôt

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR



Il soulève encore les flammes, la rage, l'adoration, la frénésie, au XXI^e siècle. Jésus semble laisser derrière lui un sillage infini. De fait, *La Passion du Christ* de Mel Gibson est cette semaine le film par qui le scandale arrive. Pendant que les groupes juifs dénoncent l'antisémitisme qu'ils y voient tapi derrière la hargne des grands prêtres et la violence de la foule hébraïque, certains membres du clergé catholique crient à la trahison du texte évangélique. D'autres chrétiens croient y voir la vérité pure d'une exécution effectuée 2000 ans plus tôt sur le Golgotha.

La droite américaine, grande consommatrice des messages des *preachers*, pourrait y trouver son compte, de même que les publics d'ados amateurs de films *gore* gorgés de souffrance et de sang. Après une seule journée d'exploitation sur 4 000 écrans d'Amérique du Nord, *La Passion de Gibson* récoltait 26 millions\$ de recettes au guichet. Un record! Chose certaine: la tornade soulevée par cette œuvre-choc est puissante et ne s'éteindra sans doute

pas de sitôt. Le climat politique mondial fait renaître l'antisémitisme et les sensibilités sont à vif, d'autant plus que le père de Mel Gibson, qui adhère comme lui à un catholicisme d'arrière-garde pratiquant la messe en latin, tient des propos antisémites et jette de l'huile sur le feu.

Risques et périls

Au reste, la religion et le septième art ne se marient parfois qu'à leurs risques et périls. *Jésus de Montréal* de Denys Arcand, en 1989, le disait dans son propos. Le film actualisait les Évangiles en ancrant leurs répercussions dans le monde moderne. Or cette histoire de Passion réinterprétée dans un spectacle organisé par des comédiens au chômage provoquait le courroux des autorités religieuses. Ces dernières exigeaient la fin des représentations, appelaient à la censure. Plus ça change...

Et pourtant... si une histoire a fait l'objet de *remakes* au cinéma, c'est bien celle du Christ. Encore tout jeune et balbutiant, le cinéma n'a pas résisté à la tentation de frotter ses pellicules au chemin de croix. La religion chrétienne a tant influencé l'histoire de l'art au fil des siècles, pourquoi le septième art, un condensé d'à peu près

tous les autres, serait-il demeuré en reste? Le sujet fut tellement traité qu'un recensement exhaustif des films qui l'abordent serait fastidieux, et qu'on en oublierait au passage.

En 1904, *La Vie et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* de Ferdinand Zecca, s'inspirant de tableaux célèbres tel *La Cène* de Vinci, connaît un franc succès. En 1910, Louis Feuillade remet ça avec *Le Christ en croix*. Jésus est au début du cinéma conforme à son profil éduqué et douxceux qui circule dans les chaudières, à grand renfort d'images pieuses.

Après une période de flottement dubitatif, l'Église voit les bienfaits qu'elle peut tirer des *remakes* de l'histoire du Christ. Pie XI considère «le cinéma comme le plus puissant moyen de diffusion que l'heure connaît». Message compris! Le Vatican s'en sert donc. Mais la créature se met bientôt à vivre de sa vie propre, comme un Frankenstein destiné à échapper au contrôle de l'Église.

En 1927, *Le Roi des rois* de Cecil B. de Mille ajoute une dimension spectaculaire à des situations, on en conviendra, déjà connues. En 1935, Julien Duvivier, avec *Golgotha*, montre un Christ en lutte ouverte avec les riches et les pharisiens. Il sera le premier d'une série de Jésus au profil révolutionnaire,

VOIR PAGE E 2 : REMAKE

«Si une histoire a fait l'objet de remakes au cinéma, c'est bien celle du Christ»

Le succès mondial de Denys Arcand LES INVASIONS BARBARES

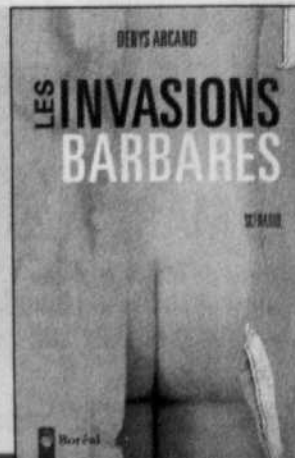
Prix Jutra 2004

- ★ Meilleur film
- ★ Meilleur réalisateur
- ★ Meilleur scénario

Prix César 2004

- ★ Meilleur film de l'année
- ★ Meilleur réalisateur
- ★ Meilleur scénario


PRIX DU SCÉNARIO
FESTIVAL DE CANNES
2003



Scénario
240 pages • 17,95 \$
16 pages de photos couleur



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Culture

REMAKE

En 1976, Paul VI commande Jésus de Nazareth à Franco Zeffirelli, qui livre une œuvre magnifique

SUIITE DE LA PAGE E 1

collés aux idéaux communistes. *La Plus Grande Histoire jamais racontée*, de George Stevens, en 1964, verse dans la superproduction hollywoodienne à la Cecil B. de Mille. L'épique dans l'épique.

Procès d'intention

N'allez surtout pas croire que seuls les croyants ont porté le Christ, sa vie et sa Passion à l'écran. Roberto Rossellini réalise *Le Messie* en 1976 avec une simplicité monastique, sans fla-flas et sans effets, démontrant son absence d'états d'âme face au sujet.

C'est *L'Évangile selon saint Matthieu* du marxiste Pier Paolo Pasolini, en 1965, qui déchaîne vraiment les foudres des chrétiens fondamentalistes. Il est pourtant dédié «à la douce mémoire du pape Jean XXIII». Rien n'y fait. Vrai chef-d'œuvre, prix spécial du jury au Festival de Venise, puisant à différents styles, du mime au cinéma vérité, suscitant l'émotion par la puissance de ses images, *L'Évangile selon saint Matthieu* est devenu un classique. Mais à l'époque, sa liberté de style choque vraiment, avec des références aux guérillas, à la révolte du fils de l'homme contre tous les puissants, aux côtés des damnés de la terre. Il vaut à Pasolini une volée d'insultes et quelques œufs pourris.

Jesus Christ Superstar, de Norman Jewison, en 1973, achève d'ébranler l'image doucereuse de la représentation christique, pour mêler le spectacle et le showbiz à une Passion servie décidément à toutes les sauces.

L'Évangile selon saint

Matthieu

de Pasolini

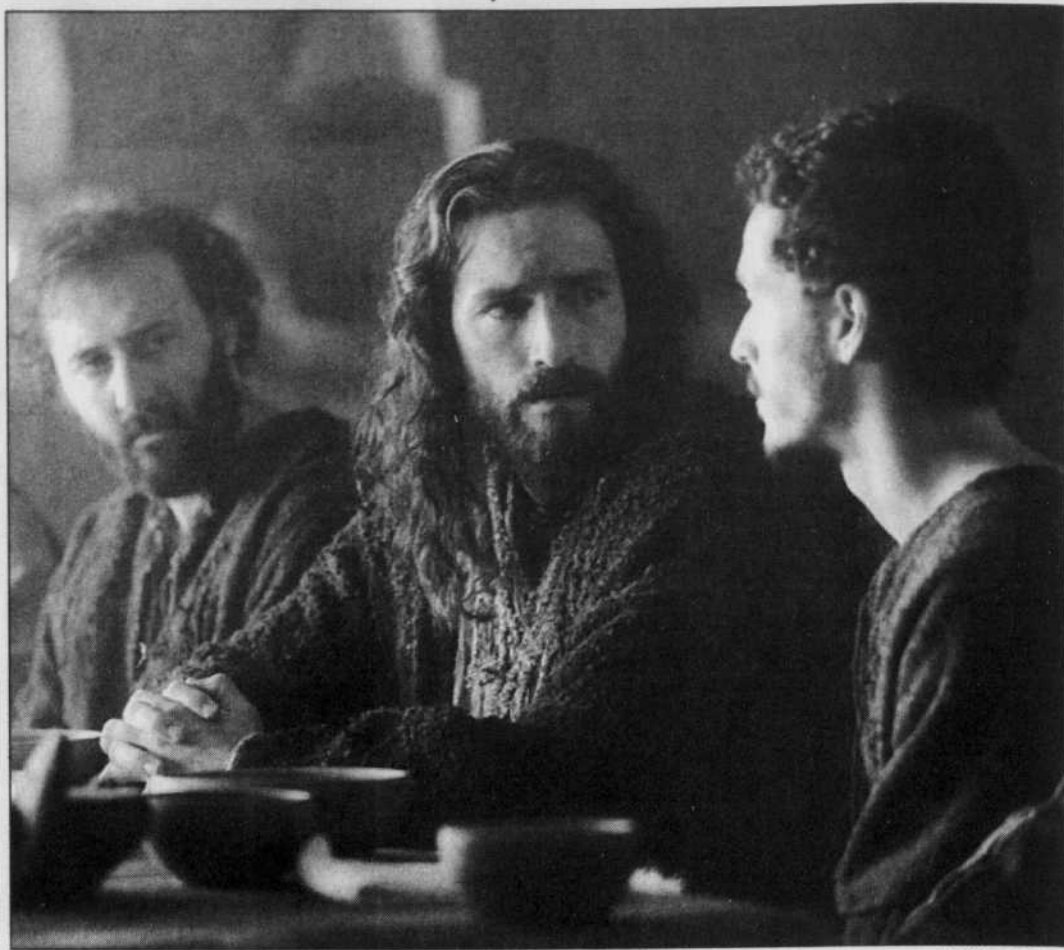
est devenu

un classique

En 1976, Paul VI commande *Jésus de Nazareth* à Franco Zeffirelli, qui livre une œuvre magnifique avec un Christ enfin conforme à la vision que l'Église véhicule des Évangiles. Pas de scandale cette fois. Mais ce n'est qu'un répit. Les pouvoirs ecclésiastiques ne perdent rien pour attendre. Ils furent d'ailleurs souvent piqués par la bande. De Godard à Buñuel, bien des cinéastes ont semé des images iconoclastes dans leurs œuvres, transformant l'imagerie christique à travers leurs messages de révolte et leurs fantasmes.

Grand scandale en 1988: *La Dernière Tentation du Christ* de Martin Scorsese, qui montre un Jésus titillé par le démon de la chair, vaut au cinéaste tous les procès d'intention d'un certain clergé intégriste avant même le tournage. En France, une salle qui projette le film sera même incendiée. Scorsese se voit diffamé, insulté, menacé.

Gibson, avec son film sanglant, qui s'exprime à travers des langues mortes, est l'aboutissement d'une longue lignée de films évangéliques ou contre-évangéliques ayant ou non fait scandale. Mais quelle forme prendra donc le prochain *remake* sur l'épineux sujet? On n'ose l'imaginer...



EQUINOXE FILM

Jésus parlant à ses disciples lors de la Cène, dans le film de Mel Gibson.

PASSION

Le film de Gibson ramène le supplice de Jésus à un fait divers

SUIITE DE LA PAGE E 1

le précieux sang du supplicé. Dolorisme extrême: à trop vouloir montrer, on tourne les choses en mascarade.

Et à trop représenter la violence, on risque aussi d'engendrer la violence. Le film ne peut être directement taxé d'antisémitisme, comme plusieurs Juifs l'ont craint. Mais n'y aura-t-il pas des chrétiens sincères, remués par cette mise en scène, qui se diront: «C'est la faute des Juifs»? Peut-être. Hélas. D'autant plus que le film porte la marque d'un antijudaïsme théologique, en contradiction avec les déclarations des Églises depuis la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, là où,

dans les Évangiles, le rideau du Temple se déchire, c'est plutôt ici le Temple lui-même qui est détruit. De toute manière, cet étalage de violence est fondamentalement en contradiction avec le message éthique des Évangiles, centré sur l'amour.

Sens et souffrance

Le sens de la mort de Jésus n'est pas la quantité de souffrance qui y est associée, ni son caractère violent et sanglant, mais la vie, celle qui précède et celle qui suit. Sa vie de prophète sur les routes de Galilée; sa vie de ressuscité, dans le cœur des croyants depuis l'aube de Pâques. En deçà de sa mort, Jésus a été un maître incomparable, animé d'une spiritualité qui lui a attiré des disciples et doté d'un enseignement surprenant et captivant sur Dieu. Cela, le film ne le montre pas, ou le montre très mal, par de rares flash-back qui servent surtout à apaiser la tension dramatique suscitée par tant d'hémoglobine.

C'est par fidélité à Dieu que Jésus a affronté une mort violente, quand son enseignement est venu heurter les autorités politiques de son époque. Or voilà un aspect complètement ignoré par le film. Par-delà sa mort, ses disciples ont expérimenté dans leur vie que l'esprit de Jésus, vivant, les poussait vers... la vie.

Il s'avère instructif de comparer la perspective de Gibson avec la manière des Évangiles de mettre en scène, eux aussi, la mort de Jésus. À lire les récits évangéliques, on est frappé par leur sobriété et leur discrétion.

Point de détails scabreux et morbides, l'évocation de la crucifixion suffit. La mort ne saurait avoir le dernier mot, et il ne faut pas en rester au premier degré. Autrement dit, les Évangiles cherchent à évoquer la réelle souffrance du juste, mais sans la décrire et sans s'y attarder, nous invitant justement à regarder plus loin, plus profondément.

Certes, le Nouveau Testament ne cesse d'affirmer, sans jamais l'expliquer, que «Jésus est mort pour nous» ou «à cause de nos péchés», que cette mort est réconciliation et que ce crucifié est maintenant vivant. Il le fait à l'aide d'images très diverses et souvent contradictoires. Qu'une mort puisse être interprétée ainsi est éminemment paradoxal. Je me demande si le film réussit à sauvegarder ce paradoxe.

Les chrétiens voient dans la croix un événement de salut dont il faut faire mémoire, mais comment en parler sans le caricaturer, sans le rendre insignifiant? Or, par sa brutalité, sa violence extrême, son sadisme, le film de Mel Gibson ramène le supplice de Jésus à un fait divers, sans portée symbolique. En représentant de façon crue la mort, il nous emprisonne dans le macabre, ce qui contraste avec le message même des Évangiles. Le sens de la croix ne peut être donné par une représentation aussi directe, sous peine d'être perversité.

L'auteur est professeur du Nouveau Testament à la faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

QUATUOR

MOLINARI

Samedi, 28 février 14 h

Dialogue à la Chapelle

Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100 rue Sherbrooke Est, Montréal. Entrée libre.

Vendredi 5 mars 20 h

Le jour et la nuit

Tremblay : Croissant

Kancheli : Night Prayers

Bartók : Quatuor no.5

Salle Redpath, Univ. McGill

Billets à l'entrée \$25 (\$20 étudiants et aînés)

514-527-5515

www.quatuormolinari.qc.ca



www.smcq.qc.ca
514.843.9305

MUSIMARS-2004
01.03.04
06.03.04
MUSIMARCH-2004

SOCIÉTÉ DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DU QUÉBEC
FACULTÉ DE MUSIQUE DE L'UNIVERSITÉ MCGILL /
FACULTY OF MUSIC, MCGILL UNIVERSITY
CENTRE NATIONAL DES ARTS / NATIONAL ARTS CENTRE

5 CONCERTS | 4 CONFÉRENCES |
2 CLASSES DE MAÎTRE | 1 TABLE RONDE

Invités d'honneur | Howard Bashaw,
Philippe Hurel
Œuvres de | Howard Bashaw, Denys Bouliane,
Gérard Grisey, Philippe Hurel,
Olivier Messiaen, John Rea,
Stephen Rogers et Claude Vivier

SMCQ

MCGILL

1007

93.5

Canadien Patrimoine

Conseil des Arts du Québec

La Fondation SOCAN

Montréal

LE DEVOIR

FONDATION

Gracieuseté: FONDS de solidarité FTQ

Lorraine Desmarais présente

Elles jazzent!

Un concert-événement réunissant cinq grandes du jazz



Lorraine Desmarais



Jane Bunnett



Ingrid Jensen



Rosemary Galloway



JoAnn Blondin

UNE SOIRÉE DE MUSIQUE UNIQUE ET ENLEVÉE !

UN SOIR SEULEMENT

LE VENDREDI 5 MARS À 20 H 00

À la Salle du GESU : 1200, rue de Bleury, Montréal

Prix d'entrée : 19.50 \$ régulier - 14.50 \$ étudiant

Réservations : (514) 861-4036 ou réseau Admission (514) 790-1245

LOVE
EN VENTE
EN MAGASIN

«Lorraine Desmarais :
comme un volcan jamais éteint.»
La Presse

Québec

Québec

musicaction

Conseil des Arts du Québec

Canada Council for the Arts

BANQUE NATIONALE

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

(514) 844-1793

www.nideauvert.qc.ca

2 SOUPERS-THÉÂTRE 100 \$

Hydro Québec

PRESSE

TV

Culture

THÉÂTRE

Donner corps à Rimbaud

Comment incarner la fulgurance et les illuminations du poète-comète sur une scène de théâtre? Beau défi, non?

En octobre 2004, on célébrera le 150^e anniversaire de naissance d'Arthur Rimbaud, «le poète maudit». Le génial Rimbaud, «l'homme aux semelles de vent», «l'enfant de colère»... Mais ici, dès la semaine prochaine, le collectif FragmenThéâtre monte *Carnet de damnés*, d'après *Une saison en enfer*, dans une mise en scène de Claude Laroche, l'ancien du Grand Cirque.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Un spectacle de théâtre sur Rimbaud, ça ressemble à quoi? Une lecture en mouvement? Une biographie mystico-pétée-poétique-flyée? Quelque chose qui colle à la musique éclatée des mots de Rimbaud? Aux couleurs, peut-être? Genre A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu... Pas du tout. Du moins pas dans ce *Carnet de damnés* qui prend l'affiche de la salle Fred-Barry dès mardi. Claude Laroche, qui assure la mise en scène du spectacle, et Francis Ducharme, qui sera Rimbaud jusqu'au 20 mars, précisent plutôt qu'il s'est toujours agi pour eux de «traduire physiquement l'esprit du texte de Rimbaud».

Attaquer le texte au corps

«Au départ, c'était un exercice avec mes étudiants durant un cours», explique Laroche, qui enseigne depuis une douzaine d'années à l'option théâtre du cégep Lionel-Groulx. «Plus précisément, c'était un atelier sur le corps de l'acteur et le texte. Un atelier comme il y en a dans la formation de tous les comédiens qui passent par une école de théâtre: le langage du corps, les techniques, les codes, Grotowski, etc. Mais là, il s'est passé quelque chose de très spécial avec ce groupe de finissants qui ont vraiment choisi de pousser leur corps à la limite. Durant l'atelier, un spectacle a pris forme, a pris corps aussi, peu à peu, en atteignant une force absolument exceptionnelle, collective. Et lorsqu'on l'a présenté en fin d'année, ce fut un triomphe. Ce qui explique qu'on ait décidé de le reprendre à Fred-Barry, une salle vouée à la création et à la recherche qui est faite sur mesure pour diffuser ce genre de travail.»

Le metteur en scène précisera aussi que jamais dans cet atelier il n'a été question de «jouer» les poèmes d'*Une saison en enfer*, encore moins la vie de Rimbaud. On a plutôt, dès la naissance du projet, choisi de miser sur des extraits. Et sur l'aspect physique, sur le mouvement, sur le corps. Les étudiants de Claude Laroche, un noyau très fort dont les membres ont ensuite formé le collectif Frag-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Francis Ducharme sera Rimbaud jusqu'au 20 mars, dans un spectacle mis en scène par Claude Laroche. Ils précisent qu'il s'est toujours agi pour eux de «traduire physiquement l'esprit du texte de Rimbaud».

menThéâtre, ont ensuite travaillé en développant chacun une gestuelle particulière avec l'aide du chorégraphe Dave St-Pierre.

Sur sa chaise, à côté, le jeune comédien Francis Ducharme suit la discussion l'œil brillant en attendant son moment pour intervenir. Le public vient tout juste de découvrir son talent et son immense présence dans *Aphrodite en 04* d'Evelyn de la Chenelière, mais tous les directeurs de théâtre se l'arrachent depuis sa sortie de l'option théâtre l'an dernier — on vous annonce en primeur qu'il a choisi de travailler avec Gervais Gaudreault et le Théâtre du Carrousel sur un texte de Geneviève Billette, au cours de l'année qui vient. C'est un jeune homme intense, séduisant, tout en justesse et en instinct, que tout le monde dit promis au plus brillant avenir...

Ducharme prend la parole au passage d'une voix veloutée, affirmée, qui fait penser un peu à celle de François Girard, le cinéaste. «La forme du spectacle était déjà choisie avant que nous ne nous intéressions au fond. Nous voulions traduire la fulgurance des poèmes de Rimbaud par et dans le mouvement. Dès le départ, le groupe a voulu que le corps soit au centre du spectacle, que le spectacle se déroule dans le corps: les nôtres et celui du poète aussi. [...] Nous sommes dans sa tête. Et nous cherchons à incarner physiquement ses visions, ses illuminations. Cela n'a aucun parti pris réaliste. Bien au contraire, nous illustrons une sorte de combat moral. De lutte entre le corps et l'âme où l'on

passera de la charge violente au silence, à la paix.»

Inventé dans l'action

Pour les onze comédiens du collectif, cette présence vient s'inscrire dans une série de tics, de gestes et de souffles particuliers. Ce travail très près de la danse — ou du «jeu en mouvement», précise Laroche — repose sur l'étroite collaboration entre le collectif et le chorégraphe Dave St-Pierre. L'expérience a d'ailleurs été si déterminante pour le groupe qu'il a décidé de travailler «quelque chose» en atelier avec le comédien-danseur Marc Béland au cours de l'année qui vient. Claude Laroche dira que chaque membre du collectif en est venu au fil du travail à développer «une sorte d'alphabet personnel».

«C'est aussi un spectacle qui s'est construit dans l'intensité et dans la plus totale liberté de création, poursuit Ducharme. Un spectacle intuitif, inventé dans l'action. Ce qui débouche bien sûr sur une forme éclatée, un peu étrange, dans laquelle il faut renoncer à saisir le sens du moindre geste.»

Claude Laroche insiste toutefois pour souligner que le spectacle est accessible à tous les sens, sans prérequis. Ce qui semble fascinant aussi, selon les deux complices, c'est la brûlante actualité de Rimbaud, qui disait à 20 ans avoir «la vie usée». «La souffrance, la révolte, la désillusion et la déchéance sont des données qui font partie de la réalité des jeunes d'aujourd'hui et la parole visionnaire de Rimbaud rejoint concrètement les préoccupations de la majorité des gens», souligne Fran-

cis Ducharme. «C'est un spectacle plutôt court, vous verrez, conclut le metteur en scène, mais c'est un spectacle intense. Un spectacle qui frappe très fort.»

CARNET DE DAMNÉS

Une production du collectif FragmenThéâtre
À la salle Fred-Barry
du Théâtre Denise-Pelletier
Du 2 au 20 mars (514) 523-9095

Une contrée inventée

LOUISIANE NORD
De François Godin.
Mise en scène: Claude Poissant.
Scénographie: Simon Guilbault.
Éclairages: André Rioux.
Costumes: Maory Gastelo.
Musique: Ludovic Bonnier.
Mouvement: Suzanne Trépanier.
Avec Émilie Bibeau, Louise Bombardier, Marie-France Lambert, Vincent Leclerc et Olivier Morin.
Une production du PàP à l'Espace Go jusqu'au 20 mars.

HERVÉ GUAY

Rien de plus agréable, au milieu d'une saison, qui ne le laisse pas deviner par avance, que d'être séduit, de tomber sous le charme, d'être transporté loin. C'est ce qui s'est produit en moi dès les premiers instants de *Louisiane Nord*, dont, il est vrai, le titre avait déjà attiré ma propension au rêve.

Il m'a suffi d'apercevoir ce bord de mer signé Simon Guilbault, si envoûtant et évocateur que j'avais moi-même envie de m'y allonger, pareil aux personnages de François Godin, et de me perdre, comme eux, dans cette lumière automnale là. Puis les voix se sont élevées. Le dépaysement s'est amplifié d'entendre cette langue-là, pleine de «ça que», de mots choisis (diaphane, reminiscences, alanguï) et de bouts d'américain. L'auteur fabrique ainsi une musique, dont le sens incertain en devient plus beau de ne pas être compris tout à fait.

Bien maladroitement, j'essaie de rendre justice au poème dramatique de François Godin, qui rappelle à la fois Claudel et Garneau. En effet, son Amérique imaginaire a quelque chose de cosmique. Mais il s'inquiète également du désaccord des âmes et des corps, de leurs blessures et de leurs envies manifestes, imprévisibles ou secrètes.

Résumer *Louisiane Nord* est inutile, j'y consens malgré tout. Qu'on sache seulement qu'on y voit deux adolescents et deux sœurs s'étioler. Ils vivent dans un hôtel de troisième catégorie alors que, tout à côté, un établissement de grand luxe, le Manoir Resort, est sur le point d'être transformé en résidence pour convalescents. Le quatuor au complet subit en outre l'influence d'un aventurier, Fraser. Sauf exception, ses belles paroles entraînent moins ces velléitaires dans l'action qu'elles ne les enfoncent plus profondément dans leur rêverie.

Il fallait la sensibilité de Claude Poissant pour conférer à cette utopie statique et étrange son poids charnel et son battement intérieur. Il a obtenu de ses acteurs qu'ils rendent naturelle cette langue sinueuse et composite. Il s'est assuré qu'ils soient vêtus de matières et de couleurs qui leur collent à la peau. Il a vu à sculpter leurs mouvements. Bref, il a soigné les plus infimes détails. Jusqu'à la musique de scène de Ludovic Bonnier qui se fonde au paysage et prolonge, sur un autre plan, l'onirisme de ce coin de pays, à la fois lointain et familier.

Les interprètes ne contribuent pas peu à asseoir la prégnance de ce théâtre poétique. A part Vincent Leclerc, dont le corps stéréotypé dessert un peu le charme qui devrait émaner de son Fraser, ils brillent tous d'une intensité placide. Je veux dire par là qu'ils s'abandonnent à ces mots-là et qu'ils en transmettent, avec fluidité, les inflexions, sans surcharge et sans psychologisme. Émilie Bibeau, toute à la joie de se dorer au soleil tardif, incarne bien cette façon de faire. Et le même aplomb caractérise Louise Bombardier et Marie-France Lambert, l'une ravie à l'idée de soigner des malades, l'autre atteinte d'un mal de vivre particulièrement tenace.

Simone et Victor

Écriture **Martin Boileau**
Mise en scène **Johanne Benoit**
Création de **Johanne Benoit et Martin Boileau**
Interprètes **Johanne Benoit, Patricia Bergeron, Martin Boileau, Maryse Poulin**

THÉÂTRE PROSPERO
1371, rue Ontario Est, Montréal
du 3 au 14 mars 2004
Billetterie: (514) 526-6582
Admission: (514) 790-1245

Une création du Théâtre QUATRE SÉCOURS et par le PàP

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE

HOWIE LE ROOKIE

3 supplémentaires
28 février / 6 mars / 13 mars
18 heures

de : MARK O'ROWE + traduction : OLIVIER CHOINIERE
mise en scène : FERNAND RAINVILLE
avec : MAXIME DENOMMÉE + CLAUDE DESPINS

10 février au 13 mars '04

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC
www.theatrelalcorne.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

LA LICORNE

THÉÂTRE PàP présente

Louisiane Nord

de François Godin — mise en scène Claude Poissant
avec Émilie Bibeau, Louise Bombardier, Marie-France Lambert, Vincent Leclerc, Olivier Morin
Équipe de production: Annick Asselin, Ludovic Bonnier, Florence Cornet, Maory Gastelo, Simon Guilbault, Catherine La Frenière, Érik Palardy, André Rioux, Suzanne Trépanier.

À L'ESPACE GO du 20 février au 20 mars 2004
4890, boulevard Saint-Laurent à Montréal
Réservations: 514.845.4890 — Réseau admission: 514.790.1245

Culture

le cinéma pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

DANSE

Chorégraphie de l'impalpable et de l'indicible

Sylvain Émard amorce un nouveau cycle de création intitulé Climatologie des corps

FRÉDÉRIQUE DOYON
LE DEVOIR

Dans un local de répétition inondé de soleil, Sandra Lapière et Marc Boivin esquissent quelques pas. Puis, les deux danseurs commentent l'enchaînement qu'ils viennent de livrer, s'accusent mutuellement, en riant, d'un geste manqué, d'un décalage dans le tempo. Ils cherchent le point d'ancrage de leurs deux corps en mouvement, afin que le «courant» passe.

C'est un peu de cela que traite *Pluie*, nouvelle œuvre chorégraphique de Sylvain Émard, premier volet d'un nouveau cycle de création intitulé *Climatologie des corps*. «*Pluie*, c'est une métaphore pour décrire tout ce qui est extérieur à nous, qui nous influence, nous traverse et nous transforme, ex-

plique le chorégraphe. *Tout ce avec quoi on doit composer pour continuer à vivre. C'est une pluie d'ombres: on sait qu'elles sont là, mais on ne les voit pas.*»

Le mot pluie évoque donc en quelque sorte toutes ces choses impalpables qui affectent nos humeurs et nos états d'âme, et qui teintent aussi nos rapports avec les autres. «*Parce que c'est un duo, c'est nécessairement une pièce qui met en relief le rapport entre deux êtres*, affirme le chorégraphe. *Pour moi, un duo, c'est quelque chose qui a rapport avec le besoin d'être avec l'autre, d'entrer en communication avec l'autre, les difficultés inhérentes à ce besoin, bref la réalité d'être avec l'autre.*»

La danse a l'immense luxe de pouvoir aborder ces réalités, à la fois puissantes et fragiles, sans les réduire à de vaines paroles,

en leur laissant leur part de mystère. Sylvain Émard a d'ailleurs choisi, pour les incarner, deux danseurs qu'il apprécie grandement pour leur talent et leur maturité, et à qui il souhaitait dédier un duo depuis longtemps. «*J'ai tellement d'admiration et de respect pour Sandra et Marc, confie-t-il. Ils sont en pleine possession de leurs moyens et sont capables d'aller au cœur des choses, de dépasser mes (nos) limites.*»

Une dimension cosmogonique

Si le chorégraphe a choisi l'intimité du duo pour mettre en scène ces «*pluies qui nous balaient et nous transpercent*», sa pièce prend aussi une dimension cosmogonique. En créant sa gestuelle, Sylvain Émard se réfère à cette hyperconscience collective dont les temps de globalisation actuels nous investissent.

«*Les choses qui se passent très loin de nous ont aussi une influence sur nos vies*, relève-t-il. *C'est comme si on avait perdu notre innocence en tant qu'être et qu'on se sentait plus vulnérable à ce qui se passe à l'échelle mondiale et plus seulement individuelle. Cette interconnexion beaucoup plus grande que nous est, pour moi, vertigineuse. Parce qu'elle est immense, j'aime la ramener à une image plus simple, comme la pluie.*»

Le chorégraphe fait peut-être ces réflexions parce qu'il a passé beaucoup de temps en tournée. On ne l'avait d'ailleurs pas vu à Montréal depuis deux ans et demi, alors qu'il présentait sa dernière pièce de groupe, *Scènes d'intérieur*. Mais il reste

de manière générale, Sylvain Émard a toujours eu une fascination pour l'abstraction, même s'il a déjà proposé une

danse plus théâtrale dans les années 80.

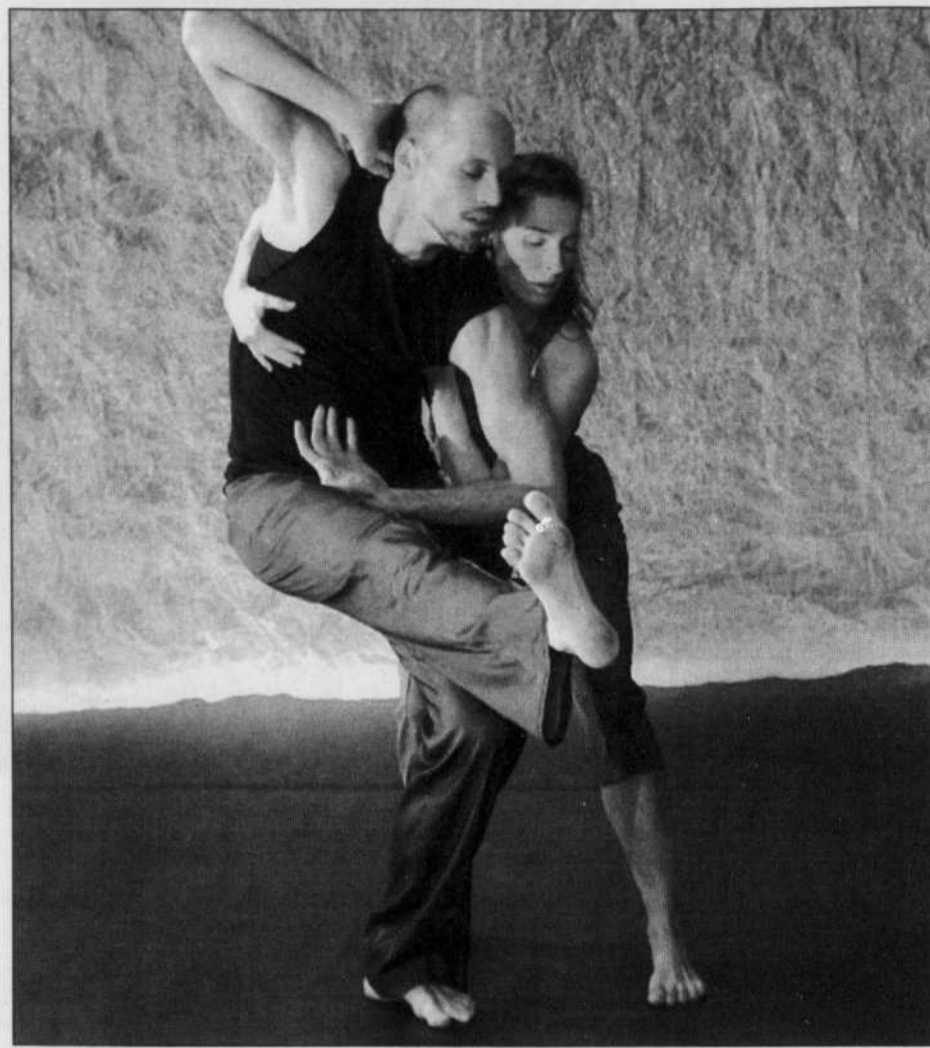
«*J'aime flirter avec l'abstraction en danse*, reconnaît-il. *La musique est la forme d'art la plus achevée parce que c'est celle qui se rapproche le plus d'une véritable abstraction. D'ailleurs, quand je travaille avec les danseurs, j'entends le mouvement.*»

Pour ce duo, le chorégraphe s'est allié à des collaborateurs méconnus dans le cercle de la danse, pour mettre en question son propre travail. C'est donc à une nouvelle figure de la musique électro-acoustique canadienne, Tim Hecker, qu'il a confié la tâche de composition. Le résultat est à la fois «*synthétique et organique*», selon Sylvain Émard. Une imposante structure de papier compose la scénographie, signée par l'artiste visuel Edward Pien. La lumière d'Étienne Boucher devient aussi partie intégrante de la scénographie, vu la matière fluide utilisée.

Ces collaborations artistiques rappellent que Sylvain Émard cherche toujours à rafraîchir son regard d'une œuvre à l'autre. «*À chaque fois que je fais un spectacle de danse, je me demande ce que la danse peut dire que les autres formes d'art ne disent pas*, confie-t-il. *La danse a depuis longtemps dépassé le caractère narratif et anecdotique. On est plutôt dans l'expérience sensorielle.*»

PLUIE

Chorégraphie de Sylvain Émard
Du 4 au 13 mars à l'Usine C.



SOURCE MICHAEL SLOBODIAN

Sylvain Émard a d'ailleurs choisi pour *Pluie* deux danseurs qu'il apprécie grandement pour leur talent et leur maturité, et à qui il souhaitait dédier un duo depuis longtemps: Sandra Lapière et Marc Boivin.

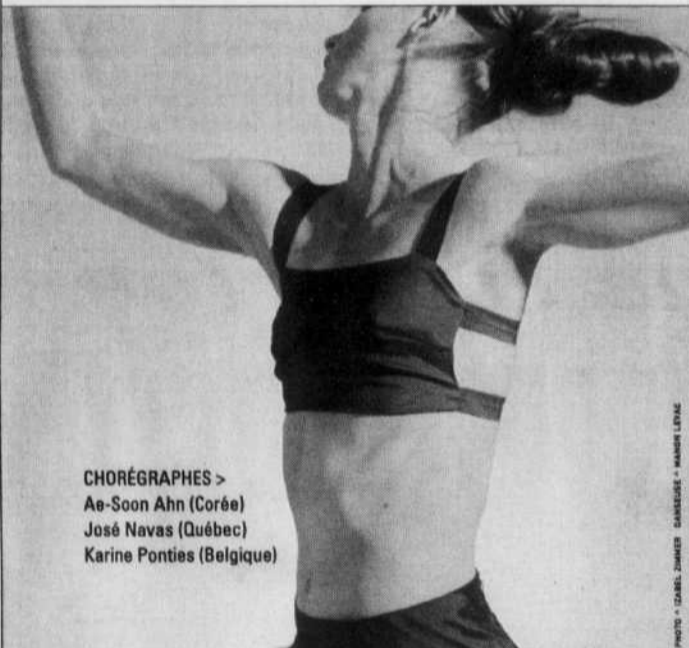
LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

MONTREAL DANSE

DIRECTION ARTISTIQUE: KATHY CASEY

BIG BANG #3 - DÉSIR

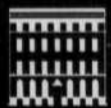
DU 25 AU 28 FÉVRIER ET DU 3 AU 6 MARS 2004 // 20 H



CHORÉGRAPHES >
Ae-Soon Ahn (Corée)
José Navas (Québec)
Karine Ponties (Belgique)

Avec le soutien des organisations suivantes: Le Studio de l'Agora de la danse, le CID UNESCO - Korea Chapter, le SIDance Festival 2003, la Korea Foundation à titre de commanditaire, le Consulat Général de la République de Corée au Canada, le Commissariat général aux relations internationales de la Communauté française de Belgique, la Délégation Wallonie-Bruxelles au Québec.

LE DEVOIR



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER, METRO SHERBROOKE 514.525.1500
réseau admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

Les Productions Nathalie Derome présentent

LES ÉCOUTILLES

CABARET DE FORTUNE

du 3 au 6 mars 2004

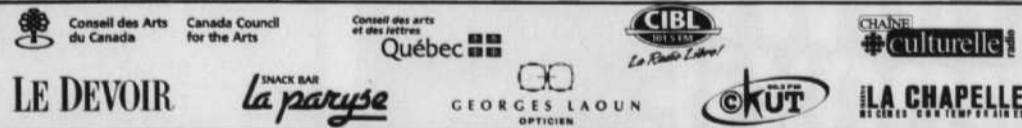
20h Théâtre La Chapelle

3700, rue Saint-Dominique
billetterie : 514.843.7738

De et avec: **Nathalie Derome, Olivier Tardif,
Danielle Lecourtois, Nicolas Letarte,
François Bernier, Peter James**

Concepteurs: **Louis-Pierre Trépanier, Yvon Proulx,
Yves Champagne, Sébastien Mercier**

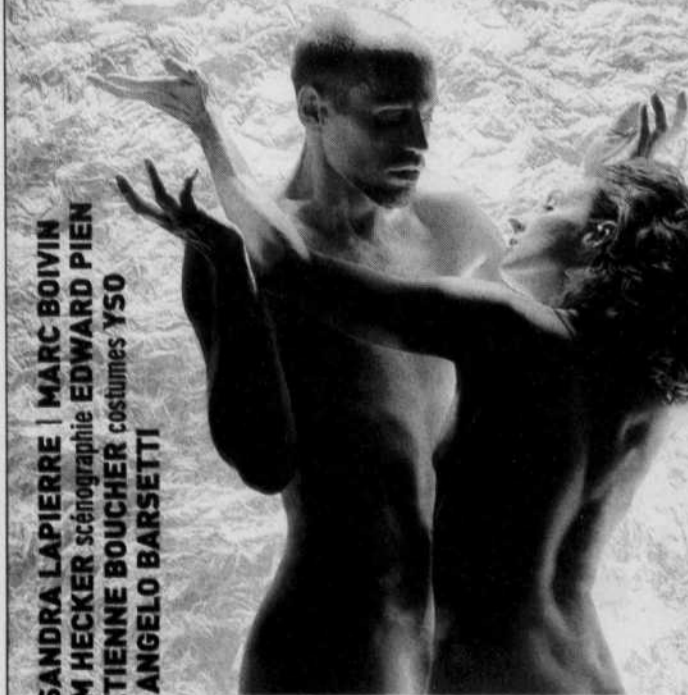
QUAND LE POÉTIQUE ET LE POLITIQUE SE FRAPPENT DE PLEIN FOUET!!!



www.nathaliederome.qc.ca

pluie

une chorégraphie de SYLVAIN ÉMARD



interprètes SANDRA LAPIÈRE | MARC BOIVIN
musique TIM HECKER scénographie EDWARD PIEN
éclairages ETIENNE BOUCHER costumes YSO
maquillages ANGELO BARSETTI

4-5-6 et 10-11-12-13 MARS
2004 à 20h

USINE C

Billetterie : 521-4493
Réseau Admission : 790-1245

« Quand l'Orient et l'Occident se heurtent, le choc est temporel et culturel... Cette chorégraphie énergique et séduisante ne connaît pas les frontières... » - Entertainment News, Guangzhou

« L'amaïgame est parfait... »
China Daily, Beijing

« À surveiller. Pour l'exotisme. »
Le Devoir

Beijing Snell Thouin Project
Beijing Modern Dance Company
Québec - Chine

Os

18, 19, 20 mars, 20h

Théâtre Marquisse

Billets :
(514) 842-2112, (514) 790-1245

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Le Canada et les
autres pays
du Commonwealth
du Canada

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Joseph Rouleau, 75 printemps

CHRISTOPHE HUSS

Toute personne qui parle de *Pelléas et Mélisande* de Debussy avec cette lumière de l'émerveillement dans les yeux m'est en général sympathique. A fortiori quand elle a 75 ans et a chanté le chef-d'œuvre de Debussy. Le premier *Pelléas et Mélisande* auquel Joseph Rouleau ait contribué date des débuts de sa carrière, alors que, âgé de 26 ans, il chantait Arkel (!) dans une représentation concertante dirigée par Pierre Monteux pour lequel il avait auditionné à l'instigation de Pierre Béique.

C'est le 28 février 1929 que naît, à Matane, Joseph Rouleau, aujourd'hui patriarche de la musique en son pays (il est président des Jeunesses musicales du Canada depuis 15 ans) et basse de renommée internationale. Joseph Rouleau fait partie de ces pionniers qui ont porté haut les couleurs du chant québécois. En 1949, il remporte le prix Archambault («on recevait 100 \$ et une apparition aux matinées symphoniques avec Wilfrid Pelletier») et entre au Conservatoire de musique du Québec à Montréal, un conservatoire qui ne comportait alors pas de classe de chant! Il apprend toutes les disciplines (harmonie, solfège, etc.) et travaille le chant avec Albert Cornélius. En 1951, Martial Singher arrive au Conservatoire pour créer la classe de chant, Singher avec lequel Joseph Rouleau étudie aussi à Aspen, tout en travaillant comme serveur pour payer ses cours. «Singher était un bon professeur, très exigeant. Un homme remarquable et un chanteur excellent, notamment dans le domaine de la mélodie française», se souvient Rouleau.

De Milan à Londres

Joseph Rouleau part alors, de 1952 à 1955, pour l'Italie. Cela aurait pu être New York ou Paris, mais ce sera Milan, où il suit les cours de Mario Basiola et d'Antonio Narducci. Milan, c'est aussi une aventure: «J'avais eu une

Joseph Rouleau en Don Basile dans *Le Barbier de Séville* au Covent Garden en 1967.

bourse de 1000 \$ du gouvernement du Québec. D'autre part, en 1951, j'avais fait une tournée de 40 récitals avec John Neumark, organisée par les Jeunesses musicales, qui m'avait permis de mettre de l'argent de côté.» À Milan, Joseph Rouleau n'est pas serveur pour assurer ses fins de mois: alors déjà marié et père, il apprend l'italien en lisant le *Corriere della Sera* et la *Gazzetta dello Sport* et étudie d'arrache-pied... et, presque, d'arrache-cordes vocales. Antonio Narducci, en effet, à raison de trois cours par semaine, lui fait apprendre 12 opéras en six mois, dont le rôle de Figaro dans *Les Noces de Figaro* en neuf jours! Joseph Rouleau se rend compte alors qu'il n'est guère entraîné pour un tel traitement et va poursuivre son apprentissage pendant un an avec Mario Basiola, qui, a contrario, lui interdira

de chanter des airs pendant plusieurs mois! On peut dire que Joseph Rouleau est un rescapé de Milan, il se souvient d'ailleurs d'un destin moins heureux: «J'ai vu Nicola Rossi Lemeni chanter le rôle de Philippe II à 28 ans puis Boris à 33 ans. À 35 ans, il ne chantait plus une note!»

La suite est plus connue, puisque c'est la grande carrière qui le mènera sur toutes les scènes du monde, jusqu'en ex-URSS où il chanta Boris, mais pas au Bolshoi: «C'était prévu, mais au dernier moment on s'est aperçu

qu'ils utilisaient la version Chostakovitch, alors que je chantais la version Rimski-Korsakov.»

Son nom est intimement lié au Royal Opera House de Covent Garden, où il démarra sa carrière et qui fut sa tête de pont, attentif aux conseils de David Webster, le maître des lieux. «Le 27 avril 1957, je chantais le rôle de Colline dans *La Bohème* — en anglais. La représentation était capitale: c'était là que tout continuerait ou s'arrêterait. J'avais un premier contrat qui, sur six mois, prévoyait cinq prestations en Colline et cinq en Sarastro dans

La Flûte enchantée sur six mois. On est vite passé de deux opéras à sept et de 10 représentations à 37.»

C'est à Londres que Rafael Kubelick l'engagera pour chanter Pimène dans *Boris Godounov*, une œuvre qui marquera évidemment sa carrière (pour le rôle de Boris), tout comme *Don Carlo* de Verdi (rôle de Philippe II et de l'Inquisiteur), *Pelléas et Mélisande* (Gould) et *Faust* (rôle-titre).

Joseph Rouleau a bien sûr la tête pleine de souvenirs, qui seront bientôt consignés dans un livre que préparent Jacques Boucher et Odile Thibault. Il souligne que le chant est une activité physique à raison de sept jours par semaine, 52 semaines par année. Il chante d'ailleurs toujours, puisqu'il vient de donner un court récital jeudi dans le cadre des Mélodines et qu'il incarnera Lodovico dans *Otello* à l'Opéra Ontario en avril-mai. Son trop-plein d'énergie, il l'écluse au tennis deux fois par semaine.

Nombre d'institutions devraient le célébrer prochainement, comme l'a fait le Conseil québécois de la musique en lui attribuant il y a un mois le prix hommage.

Autour du 75^e anniversaire de Joseph Rouleau

Aujourd'hui, Joseph Rouleau est l'invité de Joël Le Bigot à

l'émission *Samedi et rien d'autre* de la Première chaîne, de Christine Hudon à l'émission *Mer et monde* de la Chaîne culturelle à Matane et de Michel Ferland à l'émission *L'Opéra du samedi* à la Chaîne culturelle de Radio-Canada.

Demain, à 11h30, la Société musicale André-Turp l'accueille pour un brunch à 11h30 et on le retrouvera à 21h30 à Radio Ville-Marie pour une entrevue durant laquelle des enregistrements rares seront diffusés.

Outre la Société musicale André-Turp et l'Orchestre symphonique de Québec (il y a 15 jours), des hommages à Joseph Rouleau, pour souligner son 75^e anniversaire, seront rendus par l'Opéra de Montréal, l'Opéra de Québec, la salle Dina-Bélanger, le Centre Pierre-Péladeau, l'Orchestre métropolitain du Grand Montréal, l'Orchestre de la francophonie canadienne, le Club musical de Québec, le Complexe culturel de Matane, le Festival international de Lanau-dière, le Centre d'arts Orford et l'Orchestre symphonique de Montréal, lors de concerts qui auront lieu le 1^{er} et le 3^e décembre 2004. Du 17 novembre au 2 décembre, une exposition d'archives sera mise en place dans le corridor des Pas perdus de la Place des Arts.

Hydro Québec présente

Pro Musica

SÉRIE ÉMERAUDE Billets: 25\$, 20\$, 12\$ (taxes et redevance en sus)

Lundi, 1er mars 2004, 20 h

LEON FLEISHER, piano
CHO LIANG LIN, violon
DANIEL PHILLIPS, alto
GARY HOFFMAN, violoncelle

Quatuors avec piano op. 60 et 26, de Brahms

Théâtre Maisonneuve
Place des ArtsBillets en vente au 514 842 2112 et au www.pdm.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service.

SÉRIE TOPAZE

Billets: 22\$, 10\$ (taxes et redevance en sus)

PRO MUSICA

Renseignements: (514) 845-0532
Site web (www.promusica.qc.ca)Atelier d'éveil musical pour enfants de 5 à 12 ans, pendant les concerts
Coût 3\$/enfant (max. 35 enfants)

Québec 1007
Le Réseau Musical

Cinquième salle
Place des ArtsBillets en vente au 514 842 2112 et au www.pdm.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service.

en collaboration avec

Radio-Canada 99.5 CIPX

Les Lundis classiques
du Rideau Vert

Direction artistique
FRANCINE CHABOT

8 mars 2004 à 19 h 30

Le trio Hochelaga
Anne Robert - Violon
Benoît Loiseau - Violoncelle
Stéphane Lemelin - Piano

Beethoven, Pierné

Billet individuel 20 \$
Étudiants 12 \$
Aînés 18 \$

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
4664, rue St-Denis, Métro Laurier

Misez sur

Jacques Offenbach
et passez une soirée inoubliable!

Les Productions Rigoletti et
Clermont Tremblay présentent:

• **Le soixante-six**
• **Une demoiselle en loterie**

Deux opérettes en un acte
sur le thème du gain et de la loterie

Anne Saint-Denis, soprano • Pascal Mondieig, ténor
Clermont Tremblay, baryton • Myriam Bernard, pianiste
Jean-François Gagnon, mise en scène
Ginette Grenier, scénographie et costumes • Renée Couture, éclairage

Au Gesù
samedi 13 mars, 20 h 00
dimanche 14 mars, 15 h 00

1200, rue de Bleury, Montréal (Métro Place des Arts) • Réservation: (514) 861-4036

Billets: 29,50\$, étudiants et aînés 27\$, groupes (10 pers. et plus) 25\$
Réservations: (514) 861-4036 et (514) 729-5079

Admission Gesù

France Poisson

Préente
In humilitatem
Mélodies pour l'âme.

Accompagnateur: Charles Dumas
Événement d'envergure

Lieu: Église Unie
53 boulevard Desautels (coin Mercille)
St-Lambert, Québec.

Date: 28 février 2004
Heure: 19:30 h
(Coût: Donation suggérée 10,00\$)

L'événement n'a jamais été accompli dans le passé:
• par la longueur du récital sollicité par la même chanteuse (plus de 20 minutes, ininterrompu);
• par le niveau de difficulté ainsi que la variété du répertoire.

GENEVIEVE SOLY & LES IDEES HEUREUSES

Un récital extraordinaire de **Mario Raskin**,
claveciniste argentin, avec la participation
de **Catherine Perrin**

LE CLAVECIN ÉCLATÉ!

Tangos de PIAZZOLLA pour deux clavecins
Fandango de BOCCHERINI
Découverte XVIII^e siècle: Jossé BOUTMY

mardi 2 mars, 20 h
Salle Redpath
Université McGill, Montréal

Billetterie (514) 987-6919 1 800 361-4595

Information (514) 843-5881
info@ideesheureuses.ca
www.ideesheureuses.ca

Demain 14 h 30

Ascension fulgurante.

Marie-Nicole Lemieux, une voix humaine

Portrait de la jeune contralto québécoise qui a su conquérir rapidement la scène internationale.

Télé-Québec
telequebec.tv

Ça change de la télé

◆ HOMMAGE À GUIDO MOLINARI ◆

Vers la consécration

LE DEVOIR

1933. Naissance de Dino Benito Claudio Guy Molinari, le 12 octobre, à Montréal, sixième enfant d'Evelyna Dini (1889-1966) et de Charles (Carlo) Molinari (1879-1948). Le père, joueur de piccolo, vient de perdre son poste au sein de l'Orchestre symphonique de Montréal. Il ne retrouvera pas d'emploi stable jusqu'à sa mort.

1948. Influencé par son beau-frère, le peintre Leopold Dufresne, Molinari s'inscrit à l'École préparatoire de l'École des beaux-arts de Montréal, avec la vague ambition de devenir «*artiste commercial*».

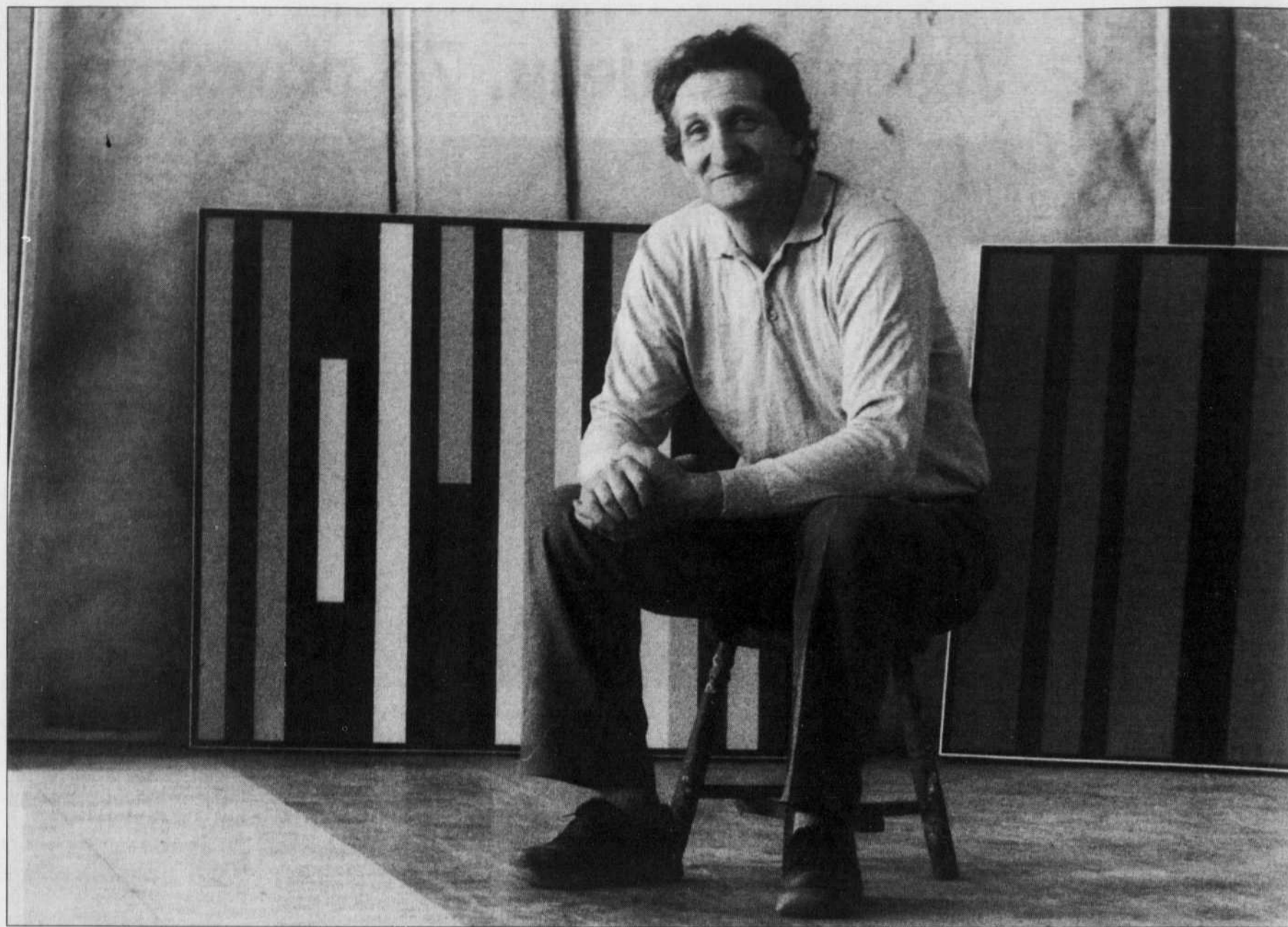
1949. Molinari quitte l'école régulière en janvier parce qu'il souffre d'une tuberculose. Il cesse toute activité en avril et met à profit ce repos forcé pour lire Sartre, Camus, Nietzsche et des monographies de célèbres artistes. Il reprend la vie publique à l'automne.

1951. En avril, il reçoit le premier prix en dessin des cours du soir de l'École des beaux-arts. Il commence à se familiariser avec l'avant-garde américaine et découvre les travaux de Piet Mondrian. En mai, il voit pour la première fois des œuvres automatistes et il se passionne immédiatement pour leur rébellion esthétique. En septembre, il est admis à la première section de l'École des beaux-arts. Il commence à user de techniques surréalistes, notamment l'écriture automatique. Dès novembre, il a l'idée de peindre dans le noir, idée qu'il met vite en application à l'École d'art. La perplexité de ses professeurs l'encourage à claquer la porte de l'établissement avant la fin de l'année.

1952. Molinari s'installe dans un atelier de la rue Gilford. Il y peint des œuvres figuratives et commence à réaliser des œuvres abstraites de plus en plus construites.

1953. Il poursuit ses expériences d'écriture automatique et pond ses premiers poèmes connus. Il pratique le dessin et l'encre sur papier, participe à sa première exposition à «*La Place des artistes*». Le poète Claude Gauvreau le décrit comme «*un prophète magnanime de la liberté*». Il rencontre Fernande Saint-Martin, future directrice du Musée d'art contemporain de Montréal, qui deviendra sa femme.

1954. En avril, Molinari refuse de participer à l'exposition *La matière chante* organisée par Claude Gauvreau. En août, il se démarque de l'automatisme en se déclarant adepte du «*molinarisme*». En octobre et novembre, à la Librairie Tranquille, il participe à la première exposition des plasticiens, notamment en compagnie de Jauran et Fernand Toupin. Molinari peint maintenant des toiles en damier.

VOIR PAGE 7 :
CONSCÉCRATION

Guido Molinari dans son atelier, en 1989.

ARCHIVES LE DEVOIR

Un artiste libre et rageur



ARCHIVES LE DEVOIR

Représentant du Canada à la Biennale de Venise de 1968, Molinari gagne le prix David F. Bright.

«*Guido Molinari est un visionnaire! Parmi les artistes qui restent, il est l'un des seuls représentants de la bohème véritable. C'est un indépendant, un original, un fou... En ce siècle où les esprits se partagent entre la peur et l'intérêt, ne faut-il pas perdre un peu la raison pour croire à la liberté, à l'individu, à l'art?*» (Paul Gladu, 1954)

CAMILLE DE SINGLY
COLLABORATION
SPECIALE

Guido Molinari s'est éteint le 21 février à Montréal, à l'âge de soixante-dix ans. Sa mort, deux ans après celle de Riopelle, prive le Canada de l'un de ses plus grands peintres. Défenseur de la première école géométrique abstraite canadienne d'après-guerre et figure de proue de l'art optique au milieu des années 60, Molinari emporte avec lui sa rage de peindre et la force de sa vision de l'art, de l'artiste et de la société.

Petit-fils d'immigrés italiens ayant bâti leur fortune dans un Montréal alors essentiellement anglophone, Molinari se destine tôt à une vie d'artiste. Après un bref passage à l'École des beaux-arts de Montréal, il se lie avec la jeune génération automatiste, portée par le poète Claude Gauvreau. Dans un esprit déjà rebelle et critique — Claude Gauvreau qualifiera d'ailleurs bientôt Molinari de «*prophète de la liberté et de la fertilité mentale*» —, le jeune homme teste les limites d'une peinture qui serait totalement «*automatique*». En 1951, à l'âge de dix-huit ans, il réalise une série de peintures faites à la noirceur, sans contrôle de la conscience.

Tout autant rationnel que sensible, Molinari s'intéresse au milieu des années 50 aux démarches construites des premiers peintres géométriques abstraits, Malévitch et Mondrian. Exploitant, avant beaucoup d'autres, des techniques et des médiums issus du monde de l'automobile (laque, pistolet, ruban adhésif...), il peint une série de tableaux «*noir et blanc*» rigoureux et dégagés de toute référence au réel, précurseurs du minimal art des années 60. L'implication de Molinari dans la défense d'un art canadien novateur l'amène aussi à créer avec sa future femme, Fernande Saint-Martin, la galerie L'Actuelle, qui soutient les jeunes artistes de Montréal.

Transformations

Molinari est un des premiers à souligner l'importance de l'art américain contemporain, et notamment de Jackson Pollock et Barnett Newman, qui ne seront reconnus par la communauté artistique internationale que bien plus tard. Opposé à une peinture abstraite uniquement préoccupée d'ordre et d'équilibre, il développe au début des années 60 des recherches sur les phénomènes optiques et sur les notions de rythme et de permutation. Travaillant sur des formats de plus en plus grands, il peint des tableaux sériels aux couleurs vives qui sont exposés en 1965 au Museum of Modern Art de New York, dans la grande exposition *The Respon-*

sive Eye, baptême de l'Optical Art. Cette reconnaissance américaine vient renforcer la renommée déjà très importante de Molinari au Canada. Dans le grand moment de construction identitaire du Canada associé à la célébration du centenaire de la Confédération canadienne, en 1967, Molinari est porté par son pays natal sur la scène internationale, comme un de ses grands artistes nationaux. Représentant du Canada à la Biennale de Venise de 1968, Molinari gagne le prix David F. Bright.

À la fin des années 60, Molinari passe malgré lui dans le «*camp*» des artistes établis

Remis en cause par la jeune génération de 68, qui promeut une pratique artistique impliquant plus activement le spectateur, Molinari passe alors malgré lui dans le «*camp*» des artistes établis. Elu à l'Académie royale des arts en 1969, il est nommé professeur assistant à la future université Concordia en 1970. En 1976, la Galerie nationale du Canada lui organise sa première grande rétrospective. Toujours réfractaire aux catégories, et fidèle à son médium de prédilection, la peinture, pourtant décriée par le monde de l'art des années 70 comme rétrograde, Molinari transforme radicalement son œuvre. Après un éclatement de la surface en damiers puis en triangles, il se joue de variations de forme et de couleur de plus en plus fines, dans des tableaux presque monochromes qu'il appelle des *Quantificateurs*. Avec ces peintures contemplatives, Molinari reconquiert le Canada de la fin des années 80 et du début des années 90; ses tableaux sont achetés tout autant par des collectionneurs privés que par des musées, et exposés de New York à Vancouver.

Avant même d'être célébré au Canada lors d'une grande rétrospective au Musée d'art contemporain de Montréal en 1995, l'artiste est redécouvert par une Europe germanique et nordique, qui trouve en lui un fils spirituel de Mondrian et des concrets allemands et suisses-allemands. Après Apeldoorn et Reutlingen, c'est Grenoble qui célèbre en 1998 l'artiste canadien, lequel fait alors une importante donation de ses œuvres au musée de Grenoble. Sacré «*monument*» de l'art canadien, Molinari déstabilise cependant encore la critique en 1997-98 en exposant à la galerie Eric Devlin des dessins gestuels étonnamment libres et des tableaux néo-op et néo-pop. Sa disparition, prématurée, nous frustre du devenir d'un art dont la verve et la fertilité nous manquent déjà, et d'un homme si fondamentalement humain dans sa liberté de créer, de penser et de vivre.

Camille de Singly est docteure en histoire de l'art de l'Université de Paris IV-Sorbonne. Elle a publié Guido Molinari, peintre moderniste canadien (L'Harmattan, 2004).

Guido Molinari
1933 - 2004

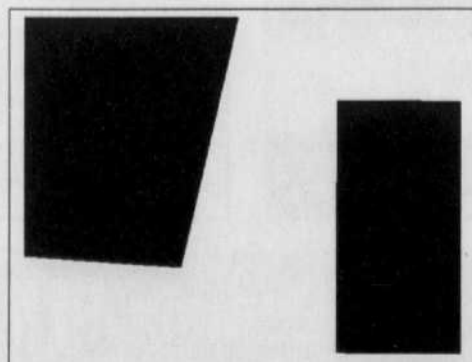
«*L'art doit se développer avec les racines de l'organisme, car sa fonction est d'embellir ces racines pour leur donner une forme pour participer à leur immédiateté.*»

— Guido Molinari, *Situations*, 1961380, promenade Sussex, Ottawa
musee.beaux-arts.ca

Canada

Musée des beaux-arts du Canada
National Gallery of Canada

Hommage Guido Molinari (1933-2004)

Diagonal noir, 1956 - 1967 (tirée de l'album «*Noir / Blanc 1956*») (C) SORBAC, 2004Le Musée d'art contemporain de Montréal
rend hommage à Guido Molinari,
figure emblématique de l'art contemporain canadien.MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

• HOMMAGE À GUIDO MOLINARI •

Quand Molinari était musique

CHRISTOPHE HUSS

Il n'est pas beaucoup d'exemples dans le monde d'artistes ayant donné de leur vivant leur patronyme à un ensemble musical. Pourtant, lorsque Olga Ranzenhofer fonda, en 1997, un quatuor à cordes dédié à la musique de notre temps et lui chercha un nom emblématique, c'est vers Guido Molinari qu'elle eut l'idée de se tourner.

«Guido Molinari était parfaitement représentatif de notre mandat. Modèle de persévérance dans ses choix artistiques, il était, de plus, emblématique, puisque à l'avant-garde de l'art visuel et Montréalais resté à Montréal.» Le lien initial entre les musiciens et le peintre se fit grâce à l'entremise du compositeur Gilles Tremblay, un ami de Molinari. Gilles Tremblay dont le quatuor interprétera *Croissant*, lors de son prochain concert, le 5 mars, en hommage à son président et ami disparu.

Sensible à la création contemporaine

Car Guido Molinari ne se contenta pas de prêter son nom à l'ensemble, il sut tisser des liens étroits entre les arts visuels et la musique, à travers, par exemple, «Les Dialogues à l'atelier», dans lesquels, une semaine avant les concerts, le quatuor présentait les œuvres choisies dans le cadre de l'atelier de peinture, qui, en même temps, exposait des œuvres de ses élèves, les spectateurs étant invités à dialoguer avec les artistes. Ces dialogues, dont l'organisation n'enthousiasmait pas toujours Molinari (non par leur contenu, mais parce qu'il fallait bien mettre tout en ordre pour accueillir les invités!), sont devenus plus récemment «Les Dialogues de la chapelle» et ils se déroulent à la Chapelle historique du Bon-Pasteur. Mais ils ont gardé leur volet consacré aux arts visuels, car Molinari, comme les musiciens du quatuor, était persuadé qu'il existe un public sensible à la création contemporaine dans les diverses formes d'art. Un public qui ne demande qu'à être pris par la main...

Les rapports entre Guido Molinari et le quatuor n'ont donc pas été superficiels et l'artiste, flatté par cette initiative, donnait de sa personne: «Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, il me parlait de séries et d'harmonies; moi, je lui parlais de textures et de couleurs. C'était le monde à l'envers!», se souvient Olga Ranzenhofer, qui ajoute: «Molinari avait un vrai goût pour la musique contemporaine. Si je devais citer un compositeur qu'il aimait particulièrement, ce serait Webern. Mais il s'était beaucoup intéressé à l'œuvre de R. Murray Schafer. Ce dernier a d'ailleurs écrit son 7^e Quatuor pour nous, inspiré par le peintre. Il y joue beaucoup sur les couleurs. Molinari, de son côté, avait créé pour cette œuvre des sculptures pour meubler la scène quand nous la quittons pour jouer en plusieurs endroits de la salle. Il y a aussi Blanc dominant d'Ana Sokolovic, la première œuvre commandée par le quatuor et qui s'inspire de "Époque noir et blanc" de Molinari. Cette partition sera d'ailleurs jouée en mai 2004.»

Evidemment, la griffe de Guido Molinari s'est étendue à l'image



Le quatuor Molinari photographié devant une œuvre du peintre. Le quatuor est composé de Julie Trudeau, Jasmine Schnarr, Olga Ranzenhofer et Johannes Jansonius.

FRANÇOIS DESAULNIERS / QUATUOR MOLINARI

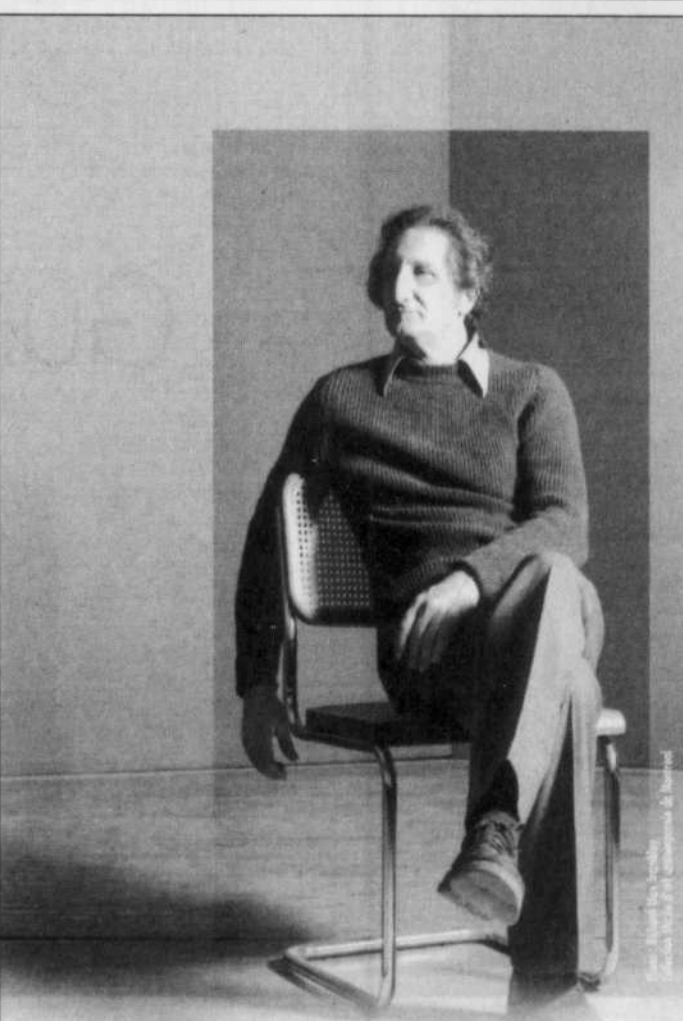
même du quatuor et jusqu'à son costume de scène. Olga Ranzenhofer, Johannes Jansonius, Jasmine Schnarr et Julie Trudeau troquent le noir pour les quatre couleurs — jaune, bleu, rouge, vert — si chères au peintre. «Guido Molinari a également été très généreux envers le quatuor, en offrant des sérigraphies pour les concours de composition et pour les collectes de fonds. Nous étions "son" quatuor et, je pense, une grande fierté pour lui», ajoute Olga Ranzenhofer, émue.

Le prochain concert du Quatuor Molinari, le 5 mars à la salle Redpath, sera évidemment dédié au peintre. Intitulé *Jour et nuit*, il poursuivra le parcours Bartók des Molinari, avec le 5^e Quatuor, marqué par les tensions dans l'Europe des années trente, et promet un moment fort avec *Night Prayers* de Kancheli, une œuvre qui alterne des moments de prière, lents et dépourillés, et de révolte face à la souffrance et l'injustice.

CONCERT-HOMMAGE À GUIDO MOLINARI

Jour et nuit. Vendredi 5 mars, 20h, salle Redpath de l'université McGill. Œuvres de Tremblay, Kancheli et Bartók. Concert enregistré par la Chaîne culturelle de Radio-Canada pour diffusion ultérieure dans le cadre de l'émission *Nicholson*. Renseignements: (514) 527-5515 ou <www.quatuormolinari.qc.ca>.

Comme les musiciens du quatuor, Molinari était persuadé qu'il existe un public sensible à la création contemporaine dans toutes les formes d'art



Guido Molinari Prix Paul-Émile-Borduas 1980

Libre, intransigent, rebelle à toute étiquette, Guido Molinari a mis sa détermination et sa rigueur intellectuelle au service de l'art. Ses recherches sur la couleur comme véhicule des pulsions ont renouvelé le langage de l'abstraction, lui assurant une place unique dans l'histoire de l'art au Québec et une notoriété internationale.

www.prixduquebec.gouv.qc.ca

Culture et Communications Québec

CONSÉCRATION

SUITE DE LA PAGE E 6

1955. Janvier, premier voyage à New York où il voit les drippings de Pollock. Le 10 février, lancement du *Manifeste des plasticiens* à l'occasion d'une expo au restaurant L'Echourie. Le texte délaisse la tutelle de Borduas et se place sous l'influence de Mondrian, pour une peinture abstraite mais construite. Le 28 mai, Saint-Martin et Molinari inaugurent leur galerie, L'Actuelle, rue Sherbrooke Ouest. Elle restera ouverte jusqu'en mai 1957 et est considérée comme une des premières galeries d'art contemporain de Montréal. À l'automne, il réalise ses premiers tableaux «noir et blanc», à l'huile, sur toile.

1956-57. Molinari participe à la fondation et aux activités de l'Association des artistes non figuratifs de Montréal, avec une vingtaine d'autres artistes. L'association expose au restaurant Hélène de Champlain puis au Musée des beaux-arts de Montréal. Première participation à une expo de groupe à New York.

1958. Il épouse Fernande Saint-Martin le 19 juillet 1958. Le couple aura deux enfants, un garçon et une fille, laquelle est décédée d'une longue maladie en 2000.

1961. Molinari participe à la Biennale de Paris. Il commence à exposer régulièrement à l'étranger et expose partout au Canada pendant toute la décennie, notamment en étant de toutes les biennales organisées par la Galerie nationale du Canada entre 1959 et 1968.

1962. Il reçoit le prix Jessie Dow pour *Opposition rectangulaire*, une œuvre de l'année précédente. Cette récompense va attirer l'attention du public sur son travail.

1963. Sa toile *Asymétrie jaune* entre dans la collection du Museum of Modern Art.

1964. Il participe au Fourth Guggenheim International Award et son œuvre *Structure noire*, de l'année précédente, est intégrée à la collection du Solomon R. Guggenheim.

1965. Il participe à The Responsive Eye, l'exposition fondamentale

VOIR PAGE E 8: CONSÉCRATION

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Hommage



Guido Molinari (1933-2004)

La Faculté des beaux-arts et la Galerie Leonard et Bina Ellen rendent hommage à la mémoire de

Guido Molinari

professeur, artiste et figure marquante de l'art québécois.

1933 - 2004

UNIVERSITÉ Concordia

L'UQAM rend hommage à un grand créateur.



Guido Molinari 1933-2004

UQAM Prenez position

♦ HOMMAGE À GUIDO MOLINARI ♦

CONSÉCRATION

SUITE DE LA PAGE E 7

de l'op art au MOMA. Entre 1962 et 1967, Molinari obtient «une reconnaissance américaine presque totale», comme l'écrit l'historienne de l'art Camille de Singly.

1967-68. Au Canada, sa reconnaissance est déjà «absolue». Il expose en Europe et aux États-Unis, où il reçoit le prix David E. Bright, qui a couronné Riopelle par le passé.

1971. Il devient officier de l'Ordre du Canada.

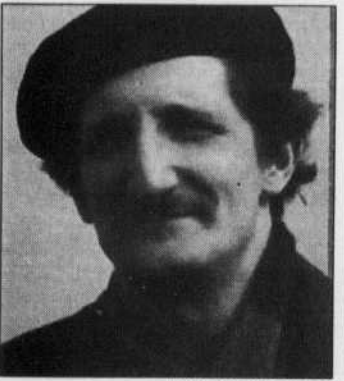
1976. Le Musée des beaux-arts du Canada organise sa première grande rétrospective.

1980. Il remporte le prix Paul-Émile Borduas, un des Prix du Québec.

1995. Le Musée d'art contemporain de Montréal organise une grande rétrospective de son œuvre qui permet de le célébrer comme le «maître indisputé de l'abstraction au Canada» ou encore comme le «monumental Molinari».

2004. Guido Molinari décède à Montréal le 21 février 2004.

◆ ◆ ◆
Les données de cette chronologie, rédigée par Stéphane Baillargeon, sont tirées de plusieurs sources, dont le livre de Camille de Singly, Guido Molinari, peintre moderniste canadien, paru il y a quelques jours à L'Harmattan.



ARCHIVES LE DEVOIR

Guido Molinari en 1969.

GUIDO MOLINARI

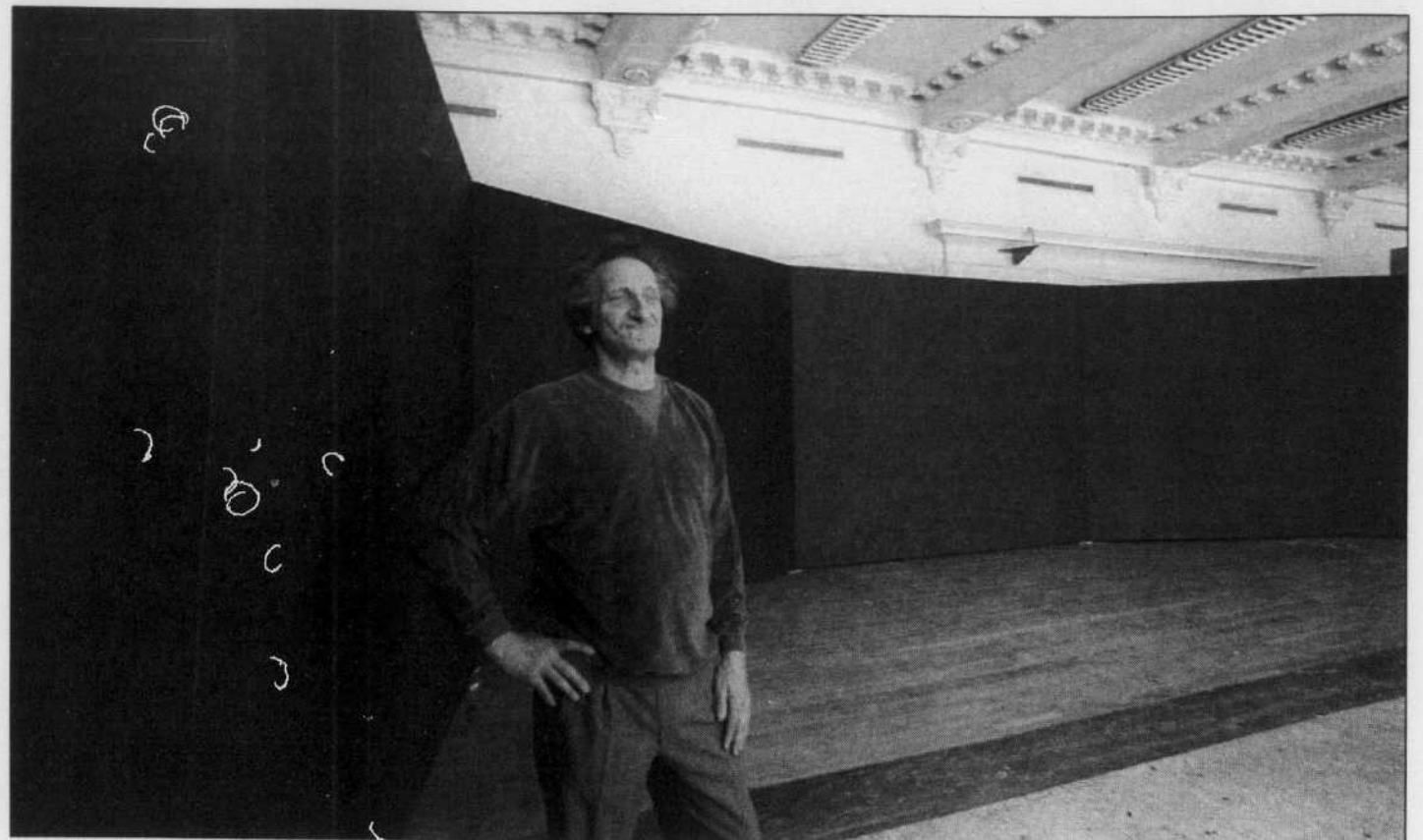
C'est surtout pour transformer le rapport dynamique entre le spectateur et le tableau que j'ai choisi de peindre sur de grandes surfaces. Sans doute le fait de choisir de travailler sur de grandes surfaces ne réussit pas de soi à détruire le monde structurel illusionniste auquel se réfère naturellement le tableau de chevalet, mais il contribue dans une certaine mesure à éliminer la notion de mesure, où jouent plus aisément les structures spatiales perspectives.

En œuvrant à l'intérieur des nouvelles notions de tableau-mur ou de tableau-objet, les schèmes de la représentation ont été abandonnés pour être remplacés par la notion de systèmes, c'est-à-dire de structures différentes élaborées en vue de constituer des systèmes proprement picturaux. La réalité plastique se constitue alors en définissant un «ensemble d'éléments» qui en seront les événements ou moments structurels. Idéalement ces éléments ne devraient pas véhiculer des fonctions associatives naturalistes, même si ce niveau de réalité ne peut jamais être tout à fait absent du phénomène de la perception elle-même.

J'ai toujours posé que c'est l'élaboration d'un système d'éléments qui est le moment décisif de la constitution et du développement de la peinture abstraite-concrète, à l'intérieur d'une sérialisation de plus en plus dialectique.

Dans ce problème du choix des dimensions de la surface, laquelle deviendra le champ d'expérimentation des systèmes qui constituent le tableau, le premier niveau expressif réside dans le rapport proportionnel qu'offrent les deux dimensions fondamentales de la surface elle-même.

D'autre part, quand la surface atteint certaines proportions, la fonction de dépendance du tableau sur le mur qui en est le support peut être totalement annulée, en ce que celle-ci devient un qua-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Guido Molinari: «Quand la surface atteint certaines proportions, la fonction de dépendance du tableau sur le mur qui en est le support peut être totalement annulée, en ce que celle-ci devient un quasi-mur.»

si-mur. C'est-à-dire que la surface s'intègre aussitôt dans les problèmes de l'environnement, puisque le tableau-objet est poussé à sa conclusion logique qui est de devenir le champ total vis-à-vis duquel l'expérimentateur et le spectateur devront se relier. En troisième lieu, c'est surtout la volonté d'explorer ce rapport entre la grandeur du tableau et l'expérimentateur qui justifie le choix de grandes dimensions.

Il est évident, en effet, que dans un grand format, les phénomènes d'orientation (bas-haut, gauche-droite, centripète-périphérique) deviennent des facteurs de structuration beaucoup plus importants. Il en est de même pour la ré-

flexion lumineuse de la couleur sur l'espace environnant. Le tableau de grand format pose le spectateur dans un environnement où il sera davantage concerné, non seulement par la structure sémantique du tableau, mais par une expérimentation physique des différents phénomènes énergétiques qui constituent le champ opératoire qu'est l'œuvre.

Ne valorisant pas le mouvement du spectateur en fonction de la surface du tableau, problème que se pose une certaine recherche cinématique, je pose un système où les rapports entre certaines dimensions de la surface jouent en contre-point avec celles de l'élément modulaire

dans la série constitutive d'un système: celui-ci implique en outre les facteurs de fonction positionnelle dans les coordonnées d'orientation vectorielle.

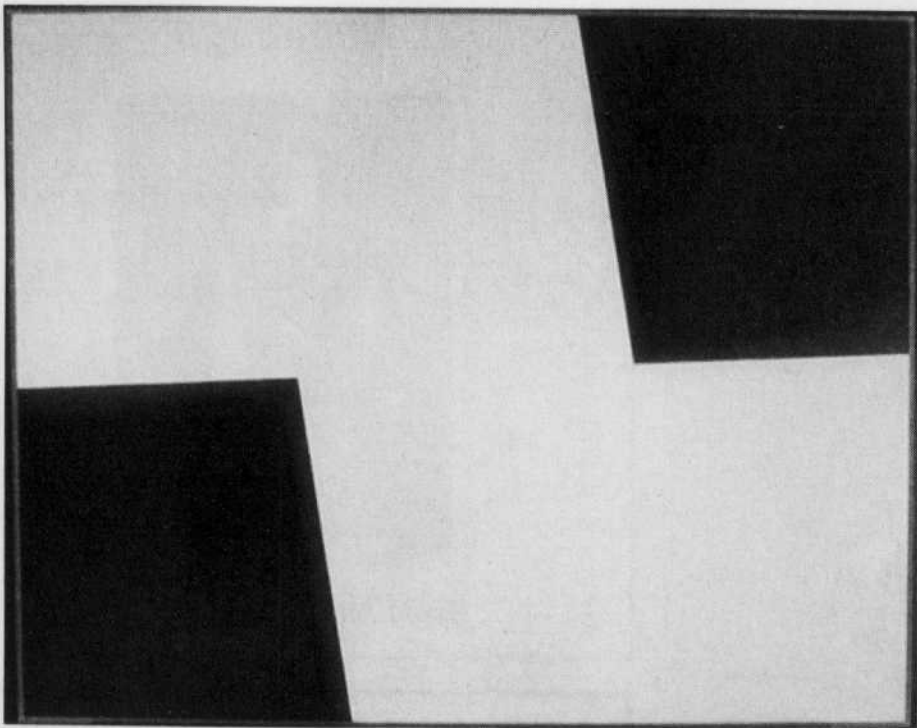
Par exemple, les phénomènes de distorsion inhérents à la perception d'un élément rectangulaire seront beaucoup plus perceptibles, donc plus déterminants comme fonction expressive, dans un élément de plus grande dimension qui rendra plus évident et plus efficace le phénomène de mutation chromatique, puisque la quantité multiplie l'énergie.

En outre, le système des fonctions énergétiques de la périphérie sera aussi accentué dans un grand format, en opposition avec

les tendances centrifuges. Sous cet aspect, la fonction chromatique peut être perçue comme un sous-système quasi hétérogène, opposé aux fonctions vectorielles qui délimitent l'élément modulaire constitutif d'une série ou d'un ensemble donné.

Ce texte, daté du 4 décembre 1969, a été repris dans les *Écrits sur l'art (1954-1975)* de l'artiste, publiés en 1976 par la Galerie nationale du Canada à l'initiative de Pierre Thériault. Il est repris ici avec l'aimable autorisation du Musée des beaux-arts du Canada.

In memoriam



Guido Molinari, Montréal 1933 - Montréal 2004, Structure no 1, 1956-1969. Email sur toile, 251,1 x 293 cm. Achat, legs Horsley et Annie Townsend. Collection du Musée des beaux-arts de Montréal. © Succession Guido Molinari / SODRAC 2004

GUIDO MOLINARI

1933-2004

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

Les artistes de la Galerie Éric Devlin rendent hommage à
Guido Molinari
cet immense artiste qui nous manquera à jamais.

galeriericdevlin

1407, Saint-Alexandre, Montréal (Québec) H3A 2G3
T 514 866 6272 F 514 866 7284
www.galeriericdevlin.comHommage à
Guido Molinari

(1933-2004)



Photo: Patrick Altman, 2001

« En me servant de l'énergie chromatique comme élément structurel de la nouvelle spatialité, j'entendais créer un art plus expressif que tout ce qui l'avait précédé. »

Guido Molinari, 1971

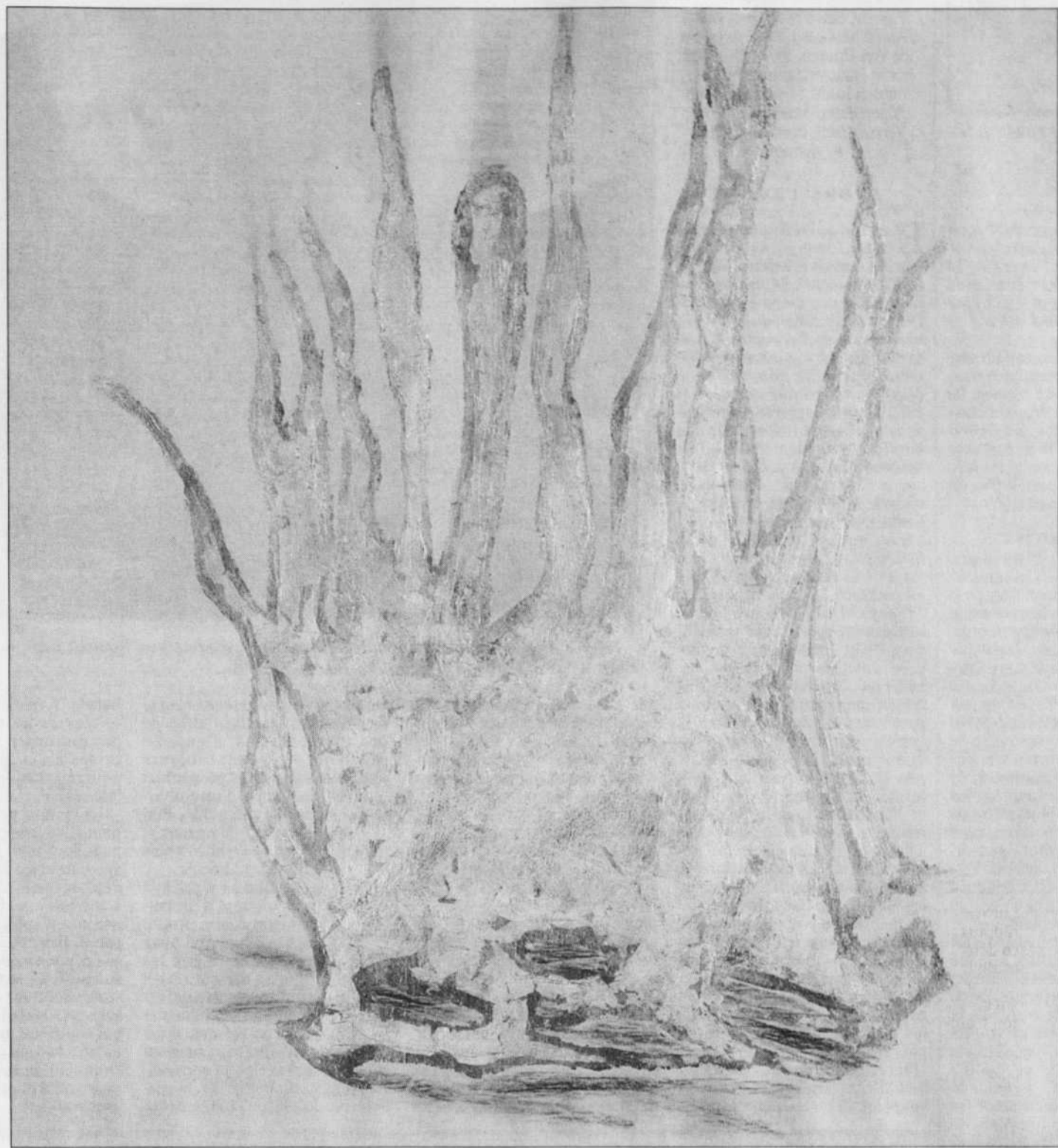
Musée
national des beaux-arts
du Québec

Québec

Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

LE DEVOIR

DE VISU



Sorcières au bûcher (détail), de Marc Séguin.

PHOTO BRIAN MERRETT / MMFA

L'imaginaire démoniaque de Marc Séguin

LES DÉMONS

Œuvres de Marc Séguin
Pavillon Jean-Noël Desmarais,
Musée des beaux-arts
de Montréal
Du 19 février au 23 mai
1380, rue Sherbrooke Ouest

MICHEL HELLMANN

L'enfer... Est-il encore possible de rendre pertinent ce thème si important dans l'histoire de l'art mais dont l'imagerie est devenue de nos jours banalisée, pour ne pas dire périmée? Stéphane Aquin, conservateur au Musée des beaux-arts, écrit: «Qui aujourd'hui est terrifié par le nom de Belzébuth quand l'iconographie démoniaque n'est plus qu'une caricature grand-guignolesque destinée au marché adolescent, et que le véritable enfer nous est rapporté tous les soirs au téléjournal?» L'enfer n'évoque plus la terreur de jadis, le Mal est devenu un terme abstrait. Comment alors l'aborder? Marc Séguin a choisi de le faire par le dessin...

Cela faisait plus de trois ans que cet artiste n'avait pas exposé à Montréal. Avec cette toute nouvelle série intitulée *Les Démons*, présentée au Musée des beaux-arts, il nous revient avec un sujet pour le moins étonnant: le Mal, et plus particulièrement l'enfer... Cette exposition marque le retour de l'artiste vers le dessin, expression artistique délaissée depuis quelques années au profit de la peinture. On peut dire que ses tableaux peints

sont plus séduisants, mais il y a dans ses dessins une qualité plus intime qui leur confère un grand pouvoir d'évocation. L'apparence simple n'en cache pas moins un contenu riche.

Violence caricaturale

Le spectateur est accueilli par une présentation élégante, feutrée. Treize grandes œuvres encadrées ornent des murs peints d'un rouge vif. D'allure ancienne, elles ressemblent à des parchemins ou à des pages arrachées de vieux grimoires... Elles mettent en scène des personnages qui semblent avoir été tirés directement d'un imaginaire médiéval: démons et sorciers impliqués dans des scènes de violence, sortilèges ou péchés...

D'une grande simplicité, ces dessins à la mine de plomb aux traits légers contrastent avec les sujets dramatiques qu'ils dépeignent. Le support est un banal papier brun sur lequel l'artiste a appliqué des feuilles d'or. L'opposition entre le papier *cheap* et le métal précieux (celui qui évoque tout de suite le luxe et la richesse...) crée un effet visuel particulier. Parfois utilisé de manière dis-

crète: appliqué sur l'œil d'un personnage dans *Démon obligeant ses disciples à marcher sur la croix*, ou bien prenant plus d'importance, comme dans l'impressionnante *Sorcières au bûcher* où il renforce l'effet des flammes, l'or est à la fois ornemental et essentiel à la composition. Il donne une certaine texture, un relief, mais surtout une qualité plus mystérieuse aux œuvres.

Si les titres évoquent des scènes d'horreur, les dessins n'en sont pas pour autant effrayants. Ces scènes de violence caricaturale impliquant des démons nous font penser tout d'abord à Hieronymus Bosch, mais leur aspect épuré, sans maniérisme, renvoie plutôt à des graffiti anciens, illustrations naïves ou enfantines. En cela ils prennent une qualité intemporelle qui ne se rattache à aucun style précis. Sans doute l'artiste a-t-il voulu mettre une dose d'ironie dans ces représentations qui semblent parfois issues de superstitions folkloriques. Celles-ci nous rappellent aussi que, dans le symbolisme chrétien, les démons sont des anges qui ont trahi leur nature. Ils ne sont donc pas naturellement mauvais...

L'enfer n'est plus tant un lieu qu'un concept. La signification que l'on peut lui donner est subjective. C'est finalement le spectateur qui doit accorder à ces images un symbolisme personnel. Comme le dit Léon Bloy, cité à l'entrée de l'exposition: «L'enfer est plus effrayant à voir par un trou d'aiguille que par de vastes embrasures.» Il reste dans ce thème un grand pouvoir suggestif. En l'évoquant de manière simple, sans artifices, mélangeant passé et présent, Marc Séguin nous le fait apparaître de manière actuelle.

Espérons que cette exposition annonce une plus grande présence de l'artiste sur la scène artistique montréalaise. Son calendrier est en tout cas bien chargé. Nous pouvons voir jusqu'au 28 mars, au Centre d'exposition d'Amos, la série *Les Rosaces* qui avait été présentée au Musée d'art contemporain en novembre 2000 — une exposition qui a d'ailleurs beaucoup circulé: à Fredericton en 2003 ainsi qu'au Centre culturel canadien à Paris en 2001. Des dessins de Marc Séguin seront également présentés à la galerie Simon Blais du 24 mars jusqu'au 1^{er} mai.

Espace culturel

MICHEL HELLMANN

La chambre, le salon et le couloir... Chang Hwei-Lan, Joan Pomero et Wang Tzu-Yun ont reconverti La Centrale en espace d'habitation. Cette installation est le résultat du «choc des différences» culturelles vécu par ces artistes qui ont toutes trois dû quitter leurs pays respectifs (la France et Tawan).

L'exposition se situe dans l'optique d'un discours identitaire. Pour Joan Pomero, il s'agit de «devenir étranger, d'abord dans la nouvelle culture puis, inmanquablement, dans la sienne propre». La culture «autre» crée un recul, permet de mieux nous comprendre. Ces pièces de l'habitation symbolique représentent aussi bien l'espace ouvert des échanges qu'un espace fermé de non-communication, de repli sur soi.

Le «couloir» est évoqué par l'installation de Chang Hwei-Lan. Une multitude de babioles colorées, mangas ou jouets typiquement asiatiques, tapissent les murs. Le visiteur peut en prendre, mais seulement en échange d'un autre objet ou bien d'un message. L'œuvre se modifie ainsi sans cesse au cours de l'exposition, perdant graduellement son apparence «taïwanaise».

Le salon, pièce plus stable, «lieu du langage éduqué», évoque les codes et traditions qui régissent la société. Dans *Hygienic Body, Hygienic Mind* de Joan Pomero, le salon est utilisé comme métaphore qui remet en question les attitudes culturelles propres aux rapports de politesse.

Le lit rouge de Chang Hwei-Lan est l'œuvre la plus saisissante. Elle représente la chambre, lieu de nostalgie et de mémoire. Des robes de mariage, pendues par des fils au plafond, ressemblent à des marionnettes. Le rouge, symbole traditionnel de la joie, prend ici un aspect étouffant. Représentant aussi bien traditions que craintes et fantasmes, cette œuvre a une dimension plus personnelle. Conviés à nous allonger sur un tapis, en dessous des robes, l'effet change. La lumière diffusée par le tissu rouge devient plus réconfortante.

La réflexion sur l'identité proposée dans ces installations ne verse pas dans l'exotisme. Ce regard venu d'ailleurs permet plutôt de mieux saisir notre propre relation à nos espaces d'habitation. Pour ces artistes, exposer à Montréal fait revivre un «sentiment d'étrange familiarité avec un pays inconnu». Un échange qui va finalement dans les deux sens...

LA CHAMBRE, LE COULOIR, LE SALON
Chang Hwei-Lan, Joan Pomero et Wang Tzu-Yun
Du 20 février au 20 mars
La Centrale
(Galerie Powerhouse)
460, rue Sainte Catherine Ouest,
espace 506

MANI
Galerie

ARTS
TOUAREG
MOSSI

Jusqu'au 15 mars

DECOUVREZ

1564A-Van Horne - Outremont
Lun-Sam : 13h-18h - sur rendez-vous
T:514-2794577 - www.manigalerie.com

STÉPHANIE BÉLIVEAU

Figures archaïques
Peintures récentes

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-591-1165 - Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

jeudi 4 mars, 18 h
Conférence
Dia : Beacon Riggio Galleries

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal (Québec), H2X 3X5
Métro Place-des-Arts
Prix d'entrée : 12\$, 10\$ pour les Amis et les étudiants
Billets en vente au (514) 847-6212
ou sur le réseau Admission (514) 790-1245

Monsieur Michael Govan,
directeur de la Dia Art Fondation
à New-York, l'une des plus
influentes institutions dans le
domaine de l'art contemporain
au monde, viendra nous parler
du nouveau musée (Dia :
Beacon Riggio Galleries) qui
abrite la fabuleuse collection
de la fondation.

(La conférence se déroulera en anglais)

LANCEMENT DE SAISON
le dimanche 7 mars

KINGSTON
TORONTO-KLEINBURG
4-5-6 juin

Musées, croisière, concert,
exposés, 2 nuitées en hôtel ****
Prix spécial jusqu'au 15 mars!

24 avril
au Musée du Québec
l'exposition
De Millet à Matisse

(514) 352-3621



© 2003 Timothy Greenfield-Sanders

Cinéma

CINÉMA

Dépôt et sacrifice

À l'heure où la tourmente financière s'abat sur la Cinémathèque québécoise, plusieurs s'interrogent sur ce qu'il est advenu de la bonne nouvelle annoncée récemment par la ministre de la Culture, Line Beauchamp. A savoir: l'instauration sous peu du dépôt légal obligatoire à la Cinémathèque pour toutes les œuvres cinématographiques et télévisuelles soutenues par les programmes du gouvernement du Québec.

Cette annonce, survenue le 24 octobre dernier, coïncidait avec le versement à l'institution du boulevard de Maisonneuve d'une somme de 550 000 \$ permettant à celle-ci de renouveler ses équipements informatiques (avec la mise en ligne éventuelle de sa base de données), d'aménager les lieux physiques, de normaliser certains espaces de conservation, de procéder à un premier élagage de ses collections, tout ça en prévision de l'instauration officielle du dépôt légal, quelque part en 2004.

La Cinémathèque s'est déjà attelée à la tâche. Et si elle est d'abord la conséquence des difficultés financières, la suspension des activités publiques de l'été, annoncée il y a 15 jours, a pour objectif de faire accélérer les choses. Seule ombre au tableau, à ce chapitre: le dépôt légal est une des nombreuses dispositions comprises dans le nouveau projet de loi sur le cinéma que l'Assemblée nationale devait avaliser dès sa rentrée. Mais celle-ci est repoussée, et le projet fait encore l'objet d'ajustements, selon le directeur de la Cinémathèque québécoise, Robert Boivin: «Notre article n'en est qu'un parmi plusieurs autres de cette loi, et il n'est pas en cause», précise-t-il.

Reste néanmoins au gouvernement à fixer le montant de l'aide financière qui sera attribuée pour le dépôt légal et la forme que prendra cette aide: financement direct d'une équipe dédiée au dépôt légal ou paiement à la pièce pour chaque dépôt de film ou de bande. «D'ici un mois, on devrait s'asseoir avec les gens du ministère pour définir la chose. Ça se fera sans doute après le discours du ministre des Finances et l'annonce du budget alloué.»

À la vue des problèmes de financement auxquels la Cinémathèque québécoise fait face, on se demande néanmoins s'il y a lieu de s'inquiéter pour le sort du dépôt légal ou pour l'usage fait à la Cinémathèque de la somme déjà versée. Boivin précise: «Le dépôt légal, c'est une chose. Le sort de la Cinémathèque, c'en est une autre. Le dépôt légal n'est pas un moyen de remédier aux problèmes financiers de la Cinémathèque. Il s'agit de toute façon d'argent dédié, de sorte que ces 550 000 \$ qu'on a déjà reçus, on n'aurait pas pu les affecter au déficit.»

Lequel déficit s'élève à 579 000 \$. D'où l'ironie de voir, quelques mois après l'attribution de cette somme, la Cinémathèque demander au même gouvernement une aide supplémentaire, dédiée cette fois au fonctionnement et à la pérennité de l'institution. Sans attendre la réponse, les dirigeants de la Cinémathèque ont retroussé leurs manches: «Nous avons préparé un plan de redressement [un plan quinquennal impliquant des compressions de quelque 400 000 \$] afin d'assainir les finances de la Cinémathèque et la rendre apte à poursuivre sa mis-



Martin Bilodeau

sion. Nous avons cependant épargné dans ces compressions les activités qui sont de l'ordre de la conservation, parce que [avec l'avènement du dépôt légal] nous avons des responsabilités à ce titre.»

Bref, tout en réclamant un soutien supplémentaire au gouvernement du Québec pour cause de dette accumulée et de gêne chronique, la Cinémathèque se voit dans l'obligation de le rassurer sur la mission que celui-ci vient de lui confier. Ne perd-il pas, du coup, sa meilleure carte?

Tout courts

Le ciel du Saguenay serait plus clément pour le 7^e art, comme en fait foi l'ouverture jeudi soir de la huitième édition de Regard sur le court métrage, événement organisé par l'équipe de Caravane Films, qui se partage entre l'Auditorium Dufour de Chicoutimi et la salle François-Brassard de Jonquières. L'événement prend fin demain soir avec un programme de huit courts, qui s'ouvre avec *Une minute pour l'indépendance*, de Pierre Falardeau, présent sur les lieux puisqu'il fait l'objet d'une rétrospective, et s'achève avec *L'Homme sans tête*, du Franco-Argentin Juan Solanas, lauréat la semaine dernière du César du meilleur court métrage pour ce film puissant et inoubliable.

D'ici demain, les quelque 8000 Saguenéens attendus sur les lieux de l'événement auront eu l'occasion de se farcir quelque 80 courts métrages, dont près de la moitié sont internationaux. Plénières, rencontres, événements Kino, hommages et cartes blanches composent le menu de cette édition qui réquisitionne les responsables des festivals de Clermont-Ferrand, de Bruxelles, de Rimouski, de Trouville-sur-Mer et bien sûr de Montréal, en la personne de Danny Lennon, programmateur des soirées Prends ça court!

Parlant de courts métrages, La Longue Nuit du court a lieu ce soir, ou plus précisément dans la nuit d'aujourd'hui à demain au Cinéma de l'ONF, à la Cinémathèque, au musée Pointe-à-Callière et au Cinéma du Parc. L'heure des séances (20h, 23h) varie d'un programme à l'autre. Les organismes qui les chapeautent (Festivalissimo, Nuit blanche, Silence on court) varient d'un chapiteau à l'autre. À l'ONF, à la Cinémathèque et au MPAC, l'entrée est libre. Pas au Cinéma du Parc. Organisée dans le cadre du festival Montréal en lumière, cette Longue Nuit du court (et tous ses satellites) est un véritable casse-tête. Pour s'y retrouver, mieux vaut aller sur les sites www.silenceoncourt.tv et www.montrealenlumiere.ca.

Vous pouvez entendre Martin Bilodeau trois fois par semaine dans le cadre du magazine quotidien Aux arts, etc. (midi dix) de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, animé par Johanne Despins.

Mystérieuse mademoiselle Minoes

MIAOU!

Réalisation: Vincent Bal. Scénario: Tamara Bos, Burny Bos et Vincent Bal, d'après le roman d'Annie M. G. Schmidt. Avec Carice Van Houten, Theo Maassen, Sarah Bannier. Image: Walther Vanden Ende. Montage: Peter Alderliesten. Musique: Peter Vermeersch. Pays-Bas, 2001, 87 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

L'œuvre de l'écrivaine néerlandaise Annie M. G. Schmidt fascine depuis plusieurs décennies les jeunes lecteurs, particulièrement ceux des Pays-Bas. On la surnomme toujours «la vraie reine de Hollande» et son rayonnement se poursuit au cinéma avec cette adaptation de *Minoes*, un roman publié en 1970. Sous la baguette du cinéaste belge Vincent Bal, et dans une version française réalisée au Québec où l'on a préféré baptiser le film *Miaou!*, une chatte réussit, pour le bonheur de tous, à retrouver ses petits.

Ce n'est pas le seul enjeu de nature féline dans ce conte charmant où la compagnie des chats est préférable à celle des hommes. Tibber (Theo Maassen) et croit fermement, journaliste sans envergure et d'une timidité maladive, fasciné par ces petites bêtes qui, dans la ville de Killendoorn, possèdent le don de la parole et semblent former une société secrète. Parce qu'elle a mis son nez là où il ne fallait pas, la chatte Minoes se transforme en jolie demoiselle (Carice Van Houten), agile et mystérieuse, qui cogne à la fenêtre de Tibber. Celui-ci est éberlué devant ses comportements étranges (peur des chiens, acrobate sur les toits et dans les arbres, appétit insatiable pour le poisson) mais accro à toutes les informations recueillies par Minoes dans les ruelles et les gouttières, qui font vite de lui un as reporter. Leurs enquêtes vont les conduire au personnage le plus respecté de la ville, Helmit (Pierre Bokma), un industriel loin d'être au-dessus de tout soupçon, détesté copieusement



SOURCE CHRISTAL FILMS

La chatte Minoes se transforme en jolie demoiselle (Carice Van Houten) dans le film *Miaou!* de Vincent Bal, adapté du roman d'Annie M. G. Schmidt.

par la confrérie des chats et responsable de la curieuse transformation de Minoes.

À la grisaille typique de l'Europe du Nord qui persiste pendant toute la durée du film, le récit se révèle plutôt fantaisiste et amusant, histoire d'amour peu banale entre un gringalet néerlandais et une «catwoman» digne d'un mannequin, duo de pourfendeurs de toutes les injustices. Vincent Bal prend bien soin de situer dans quel camp logent les bons et les méchants, rendant le patron de l'usine locale responsable de tous les maux qui accablent la population féline de la ville. Il cède aussi à cette

vision un peu courte, et réconfortante pour le jeune public, de ces personnages d'enfants sages qui en savent toujours plus que les adultes, prenant ici

les traits d'une charmante petite fille, Bibi (Sarah Banner), jouant à l'arbitre entre Tibber et Minoes.

Le film n'est pas non plus exempt d'un certain simplisme propre aux productions pour enfants alors que les figures caricaturales abondent, transformant leurs opinions et

leurs humeurs au gré des situations. Et on pardonnera aussi au cinéaste sa description romantico-irréaliste du métier de journaliste où il suffit à Tibber de se

balader à vélo ou de piocher sur le clavier de son ordinateur pour exercer son travail. En comparaison, la miniserie *Scoop* pourrait être assimilée à de la télé-réalité...

Le cinéma pour enfants aime bien faire tendrement la morale mais peut aussi inciter les jeunes spectateurs à la curiosité et au dépaysement, objectifs difficiles à atteindre quand le paysage cinématographique est obstrué par Hollywood. *Miaou!*, grâce à ses couleurs néerlandaises, à la sobriété de ses moyens — les chats débitent leurs dialogues avec une maladresse technique qui contribue, bien involontairement, à la drôlerie du film — et à l'humilité de ses interprètes, va ravir petits et grands, chatons et gros matous.

La fièvre cubaine du samedi soir

DIRTY DANCING 2: HAVANA NIGHTS

Réalisation: Guy Ferland. Scénario: Pamela Gray. Avec Diego Luna, Romola Garai, Sela Ward, John Slattery. Image: Anthony Richmond. Montage: Luis Colina, Scott Richter. États-Unis, 2004, 99 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Dirty Dancing fut aux années 80 ce que *Saturday Night Fever* symbolisait dans les années 70: le triomphe d'une jeunesse prolétarienne sur les puissants qui affligent leur petit monde, accomplissant sa revanche à coups de déhanchements langoureux ou frétillements, prête à toutes les révolutions à la condition qu'elles se dansent. Est-ce pour maintenir la flamme révolutionnaire que, 17 ans après ses premières danses lascives, Patrick Swayze reprend timidement du service dans *Dirty Dancing 2: Havana Nights* de Guy Ferland? Les admirateurs de ce film-

culte (?) y tenaient mordicus, allez savoir pourquoi.

Le spectateur bienveillant aura droit à deux révolutions pour le prix d'une dans *Dirty Dancing 2*. La première accapare tout l'écran, surcharge la bande sonore, tandis que la seconde est expédiée dans le hachoir du révisionnisme historique. Plutôt que de montrer le passage de la danse sociale au rock and roll, nous sommes plongés dans l'ivresse des rythmes afro-cubains, passant de la valse et du fox-trot à la salsa. Tous ces trémoussements et ces battements de percussions étouffent la colère d'un peuple et font écran sur les bouleversements qui se préparent en 1958 à Cuba, à la toute veille de la révolution de Fidel Castro.

Le moment n'était pas le mieux choisi pour débarquer à La Havane, mais la jeune Katey Miller (Romola Garai, d'une belle candeur juvénile) doit suivre sa famille, son père ayant obtenu un poste important dans une compagnie américaine. Parmi d'autres compatriotes fortunés, les Miller s'installent dans

un hôtel luxueux où les Cubains sont à leur service pour des salaires de misère. Katey fait la rencontre de Javier (Diego Luna, toujours en quête d'un nouveau succès après *Y tu mamá también*), serveur le jour et danseur infatigable la nuit. Leur liaison va entraîner le congédiement du garçon mais Katey, fascinée par ces danses qui n'ont rien de comparable à celles que pratiquaient ses parents, demande à Javier de participer à un concours de danse organisé par la direction de l'hôtel. Tout cela se déroule bien sûr dans le plus grand secret, le couple cultivant l'espoir de remporter le grand prix, quelques milliers de dollars, pour que Javier puisse aider sa famille et éventuellement fuir aux États-Unis. Or, on a beau oublier les soubresauts de l'Histoire, celle-ci finit toujours par nous rattraper, même sur un plancher de danse.

Calque coloré, tourbillonnant et racoleur de *Dirty Dancing*, le film de Guy Ferland s'engage sur les mêmes sentiers balisés, ceux où une jeune fille studieuse et timide,

au contact d'un maître du dandinement sophistiqué, se transforme en bombe sexuelle tout en gardant sa robe du soir et ses talons hauts. On profite ainsi de l'engouement de la musique latino-américaine, *Dirty Dancing 2* ayant surtout des allures de cheval de Troie pour conquérir, aux États-Unis comme au sud de leurs frontières, un marché hispanophone en pleine expansion. C'est d'ailleurs l'explication la plus plausible pour comprendre la résurrection, et non la suite, de cette histoire d'amour où les barrières sociales et culturelles ne résistent pas au tempo des danses endiablées.

Et la révolution cubaine, dans tout ça? On a peine à entendre son murmure, le cinéaste évitant sciemment de montrer le bout de la barbe de Fidel Castro, toutes les injustices et les iniquités étouffées par une succession interrompue de chansons aux rythmes accrocheurs. Dans *Dirty Dancing 2*, les révolutionnaires semblent tous atteints de la fièvre (cubaine) du samedi soir...

Le Devoir salue les lauréats des Prix RIDEAU 2004

Prix Diffuseur de l'année — Corporation de développement des arts et de la culture de Ville de La Tuque

Prix Reconnaissance — Guy Boulanger de la Société pour la promotion d'événements culturels du Haut-Richelieu (SPEC)

Prix Initiative — Corporation de développement des arts et de la culture de Ville de La Tuque

Prix Partenariat — Réseau Scènes

Prix de la Tournée — Théâtre Denise-Pelletier pour *Le menteur de Corneille*

Prix Hommage — Rick Haworth et Mario Légaré

Prix ACADIE-RIDEAU — Antoine Gratton

Prix ROSEQ-RIDEAU — Pascal Lejeune

Prix OFQJ-RIDEAU — Ginette

Prix OQAJ-RIDEAU — Ipsa Facto

Prix Cirque du Soleil — Théâtre Motus

Prix Étoile Galaxie — Pascal Lejeune

Prix Stand Plus-Scéno Plus — Summum Communications

Québec

Québec

Musique Québec



Patrimoine canadien



Canadian Heritage



Ministère des Affaires culturelles et du Commerce international

Department of Cultural Affairs and International Trade



LE DEVOIR

Cinéma

OUTREMONT
1248, rue Bernard Duroy (514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

À CINQ HEURES DE L'APRÈS-MIDI de Samira Makhmalbaf.
N. O. filmé avec sous-titres français. Iran/France, 2003, 106 min. (G).
Lundi 1^{er} mars 19 h 30

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Rétrospective Aki Kaurismäki à la Cinémathèque québécoise

Qui a peur de l'« homme à la face de patate » ?

ANDRÉ LAVOIE

Ceux qui l'admirent vantent son approche minimaliste et intimiste tandis que les autres n'y voient qu'un artiste aimant se complaire dans un misérabilisme stérile, un dénuement quasi monastique. Les deux camps ont pu de nouveau s'affronter au Festival de Cannes 2002, lorsque le cinéaste finlandais Aki Kaurismäki remportait le Grand Prix du jury et son actrice fétiche, Kati Outinen, celui de la meilleure actrice pour *L'Homme sans passé*.

Aki Kaurismäki n'a pourtant rien d'un moine, ou si peu, se qualifiant plutôt d'« homme à la face de patate », vénérant Robert Bresson au point d'en imiter la démarche tout en refusant d'aller jusqu'au mysticisme religieux, filmant tous les damnés et les paumés de la terre, mais pas au point de vouloir devenir un Ken Loach finlandais. Avant un bon patron et un bon syndicat, le cinéaste considère que, pour vivre, il suffit d'une bière, d'une cigarette et d'un sourire.

Pour mieux connaître celui qui résume toute la cinématographie finlandaise récente — il a débuté avec son frère aîné Mika avant de faire cavalier seul au milieu des années 80 —, la Cinémathèque québécoise nous convie à une importante rétrospective pour découvrir le travail de celui qui admire à la fois Renoir, Godard et Capra, fasciné par les petites gens et désillusionné devant les œuvres de la majorité de ses collègues. Ses films deviennent à la fois des appels à la solidarité, tout particulièrement chez les opprimés, et des actes de dissidence face à la propension de l'établissement dans le cinéma actuel. Si sa caméra, offerte par Ingmar Bergman pour encour-



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Pour mieux connaître celui qui résume toute la cinématographie finlandaise récente, la Cinémathèque québécoise nous convie à une importante rétrospective pour découvrir le travail du cinéaste Aki Kaurismäki.

ager un jeune réalisateur en qui il voyait un avenir prometteur, bouge de moins en moins, c'est tout simplement parce que Kaurismäki, selon ses dires, vieillit de plus en plus...

Un perpétuel manifeste

Tout comme les frères Dardenne en Belgique, dont Kaurismäki aurait tort de renier les affinités, ses films dénoncent le mirage économique d'un pays miné par le chômage, rongé par l'obsession de l'individualisme, se refusant à toute sensiblerie même si ses anti-héros trouvent parfois dans l'amour leur seule planche de salut. Et ce n'est pas toujours facile de le dénicher dans les paysages où le cinéaste s'aventure, filmant Helsinki comme un désert aux fortes odeurs industrielles, se promenant du côté des bars minabants, des usines désaffectées et des appartements délabrés.

Cette tristesse apparente est constamment battue en brèche par la singularité de ses personnages: glandeurs professionnels (*La Vie de bohème*), chômeurs chroniques (*Ariel*, *Au loin s'en vont les nuages*) ou employés respectables récemment licenciés (formidable Jean-Pierre Léaud dans *J'ai engagé un tueur*), rockeurs soviétiques formant « le plus mauvais groupe de musique au monde » (*Leningrad Cowboys Go America*, *Leningrad Cowboys Meet Moses*) et femmes aux traits étranges, à la mine patibulaire (fonction remplie à merveille par Kati Outinen dans *La Fille aux allumettes*, *Au loin s'en vont les nuages*, *Juha* et *L'Homme sans passé*).

Né en 1957 dans un petit village tout au nord d'Helsinki, Aki Kaurismäki ne se destinait pas à la réalisation et il fut, pendant des années, l'homme aux mille bou-

lots, de postier à plongeur, tout en squattant les salles de cinéma. Les filles paumées et les gangsters malhabiles de son univers ne sont pas tirés que des films de Godard de la première époque mais de ses nombreuses fréquentations, passées et présentes. Si son cinéma est un perpétuel manifeste contre le montage rapide, usant de l'ellipse avec un art consommé, optant pour un humour froid mais jamais gratuit, Kaurismäki traite de la pauvreté en refusant systématiquement les tournages à gros budgets. Sur ses plateaux, l'atmosphère est familiale, les prises peu nombreuses, deux au maximum, et même s'il n'y a aucun grand studio en Finlande, les failles multiples d'usines lui procurent de vastes lieux de tournage...

Le succès international de *L'Homme sans passé* a fait sortir de l'ombre le cinéaste qui, depuis *Juha* en 1999, « le dernier film muet du XX^e siècle », préférerait se retirer dans ses vignes du Portugal. Offrant de son pays natal un portrait peu flatteur, n'ayant pendant longtemps qu'une poignée de compatriotes fidèles à son travail, Aki Kaurismäki continue d'effrayer les bien-pensants par son cinéma sans compromis et son regard sans complaisance. Jamais du côté des puissants, toujours dans l'arrière-cour des déseuivrés, fuyant le bavardage et les fioritures cinématographiques, l'enfant terrible d'Helsinki n'a pas fini de faire parler de lui.

RÉTROSPECTIVE AKI KAURISMÄKI

Du 4 au 18 mars
à la Cinémathèque québécoise
Renseignements: ☎ (514) 842-9768
www.cinemathèque.qc.ca

Un suspense décati

TWISTED

De Philip Kaufman. Avec Ashley Judd, Andy Garcia, Samuel L. Jackson, David Strathairn, Caryn Manheim. Scénario: Sarah Thorp. Image: Peter Deming. Montage: Peter Boyle. Musique: Mark Isham. États-Unis, 2003, 97 minutes.

MARTIN BILODEAU

Twisted est un film tordu. Pas tant par son contenu ou sa forme, hélas. Ce thriller, dressé sur les vestiges d'anciens thrillers du même acabit, reste jusqu'au générique final en quête désespérée d'un twist qui le démarquerait des autres. Si *Twisted* est tordu, c'est avant tout parce que, à défaut de nous ennuyer ferme, on s'y tord l'esprit à imaginer entre les mains de quels cinéastes le scénario a dû passer avant d'atterrir dans celles de Philip Kaufman, un cinéaste raffiné (*L'Étoffe des héros* et *L'Insoutenable Légèreté de l'être*), qui avait de toute évidence besoin d'un chek de paie.

Plus encore, on se demande, en regardant *Twisted*, quelle star du grand écran avait été envisagée pour camper l'héroïne, avant que le rôle n'échoie à une demi-portion d'étoile, et piètre actrice au demeurant, j'ai nommé Ashley Judd. Celle-ci campe une détective san-franciscaine nouvellement intégrée au département des homicides. La trentaine, elle est céli-bataire, lève le coude plus souvent qu'à son tour et succombe la nuit venue aux urgences de sa cuisse légère (on entend les Kidman et Diaz raccrocher). Or, justement, la nouvelle enquête qui lui est confiée a pour objet les meurtres successifs d'hommes avec qui elle a déjà passé une nuit. Tandis que les cadavres s'empilent, son partenaire (Andy Garcia), qui en pince pour elle, son mentor (Samuel L. Jackson), qui l'a élevée, et son psy

(David Strathairn), en alerte, compilent les données et élargissent le couloir des possibilités de l'intrigue où se confondent meurtriers, suspects et faux coupables.

A première vue, saute au yeux les amputations du scénario de Sarah Thorp (*See Jane Run*) ainsi que les incohérences, les virages abrupts et la gestion machinale des soupçons — que Kaufman distribue comme des cartes dans la première bobine avec la fausse énergie d'un croupier à six heures du matin. Au second regard, on s'étonne de l'énergie déployée par le scénariste pour rapiécher (et, à peine, déjouer) les vieux clichés des années 80, où la prise en charge des femmes de leur propre sexualité (*Sea Of Love*, *Fatal Attraction*) faisait d'elles un danger pour leur propre personne et pour les mâles qui avaient l'infortune de passer par leur lit.

Enfin, d'un projet qui avait de toute évidence l'ambition d'être un nouveau *Memento*, on se désole de reconnaître que Philip Kaufman a accouché d'un suspense décati qui peine à se hisser à la hauteur de *Out Of Time* et *Fortier*. On croit deviner le torchage de bras survenu à l'étape de la post-production (durée: 18 mois. Hum!) afin d'aseptiser cette intrigue déboulée dans les rues mal éclairées de San Francisco — capitale américaine du péché de la chair et, pour cette raison puisqu'il en faut une, théâtre de *Basic Instinct*.

Pour qu'un film réalisé par un grand auteur (qui n'a pas volé ce titre), par ailleurs photographié par le chef-opérateur de *Mulholland Drive* (Peter Deming), assemblé par le monteur de *The Hours* (Peter Boyle) et mis en musique par le compositeur de *Quiz Show* (Mark Isham) atteigne ce degré d'incompétence, voire d'imbécillité, il faut que des forces extérieures incommensurables se soient interposées. Seuls l'argent et la morale possèdent ce pouvoir.

Une audace méritoire

LE GOLEM DE MONTRÉAL

Réalisation et scénario: Isabelle Hayeur. Musique: Denis Raoul Hébert. Avec Zébulon Vézina, Raoul Bossé, Lazlo Ricciardi-Rigaud, Chanel Petit, Charlotte Bissonnette-Reichold, Alexis Martin, Emmanuel Bilodeau.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il a ouvert hier le Festival du film pour enfants de Montréal avant de prendre hier l'affiche. *Le Golem de Montréal* est une œuvre pour jeune public qui se situe à la frontière de plusieurs genres, du fantastique à la chronique sociale, en abordant par la bande les problèmes des familles désunies.

Il est réalisé par Isabelle Hayeur, intéressante cinéaste qui vient d'abord du monde de la vidéo sur la danse mais qui a réalisé aussi une série télévisée (*L'Homme de l'air*) et un long métrage fantastique, *Les Siamois*. Elle aime jongler avec les œuvres de genre, d'où ces incursions du monde fantastique dans cette chronique d'enfants du Mile-End de Montréal.

Un golem est une créature de la mythologie littéraire pragoise juive, sorte de géant né de l'argile qui prend vie grâce à une formule magique, qui peut servir de serviteur soumis et gentil à son propriétaire. Nico (Zébulon Vézina), un petit garçon de sept ans dont les parents se séparent, fabrique un golem pour lui tenir compagnie et le garder au chaud. Avec les enfants des voisins, issus ou non de familles dysfonctionnelles, il aimera, perdra et pourchassera son golem (incarné par Réal Bossé) dans les rues de Montréal.

Il s'agit d'un film sur le père: celui, terrible et rigide, de Renaud, qu'incarne Alexis Martin

en atteignant la caricature du rôle; le bon papa de Camille et Axelle, joué par Emmanuel Bilodeau, et ce golem inventé pour remplacer un père absent.

Isabelle Hayeur n'atteint pas toujours sa cible, faute d'avoir su diriger justement les enfants à sa distribution, faute d'entremêler les genres avec un doigté constamment présent: les incursions fantastiques du golem dans une Tchécoslovaquie d'autrefois et les drames plus contemporains se marient quelquefois assez mal. Quant au scénario, il paraît parfois confus. Ainsi, les raisons pour lesquelles les saisons

changent sans crier gare ne sont pas très claires.

Mais Isabelle Hayeur a le mérite d'aborder de front les problèmes des enfants d'aujourd'hui, confrontés aux séparations familiales comme aux tares de leurs parents, qui sont

parfois des mauvais éducateurs. Avec ses faiblesses et ses forces, *Le Golem de Montréal* repose sur une audace de thématique, comme on en trouve assez peu dans le cinéma québécois jeune public et qui apparaît vraiment méritoire.

3 NOMINATIONS AUX OSCARS

★★★★

«...un hymne à la lumière qui ravit les yeux autant qu'il enchante l'esprit...»

- *Le Soleil*

★★★★

- *La Presse*

★★★★

- *The Gazette*

«Beau comme un tableau de Vermeer.»

- *Le Journal de Montréal*

COLIN FIRTH SCARLETT JOHANSSON TOM WILKINSON

LA JEUNE FILLE À LA PERLE

La version cinématographique de ce best-seller est tout simplement magique!

www.girlwithapearlarringmovie.com

Présentement à l'affiche!

VERSION FRANÇAISE
QUARTIER LATIN ✓ BOUCHERVILLE ✓
VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉMAS AMC LE FORUM 22 ✓ CINÉPLEX ODEON CAVENDISH (Mail) ✓ LES CINÉMAS GILZED DES SOURCES 10 ✓

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 28 FÉVRIER AU 5 MARS 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages
★★★★★★ 5 6 et

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages
★★★★★★ 7 14

dans L'AGENDA culturel

UN FILM DE MEL GIBSON
LA PASSION DU CHRIST
JIM CAVIEZEL

À L'AFFICHE
www.lapassionduchrist.com

QUARTIER LATIN ✓	PAROISSE ST-JACQUES ✓	VERMOREL ✓	VERMOREL ✓	VERMOREL ✓	VERMOREL ✓
COLOMBUS LAVAL ✓	ST-EUSTACHE ✓	PONT-VIAU 10 ✓	BOUCHERVILLE ✓	ST-BRUNO ✓	
CARREFOUR DORON ✓	TERREBONNE 14 ✓	ST-THÉRESE 9 ✓	LACHENAIE ✓	HULL ✓	
GATINEAU ✓	SHERBROOKE ✓	SHAWINIGAN ✓	VICTORIAVILLE ✓	CINÉMA DU CAP ✓	
ST-JEAN ✓	TRIO-RIVIÈRES 0 ✓	VALLEYFIELD ✓	BORÉL-TRACY ✓		
DRUMMONDVILLE ✓	FLUR DE LA SABBAT ✓	JOLIETTE ✓			
	ST-ADÈLE ✓	VALLEYFIELD ✓			
PARADISE ✓	COLLEGE KIRLAND ✓	CÔTE-DES-NEIGES ✓	SHERBROOKE 14 ✓	LACORDAIRE 19 ✓	
DES SOURCES 10 ✓	MESA-PLUS ✓	DES SOURCES 10 ✓	CARR ANGRON ✓	DORVAL ✓	
	COLOMBUS LAVAL ✓				

«Une beauté... une splendeur»
- *Joli le Nigou*, à la radio de Radio Canada

LES 400 FILMS PRÉSENTENT

Arbres

UN FILM DE SOPHIE BRUNEAU ET MARC-ANTOINE ROULID

EX-CENTRIS PARALLÈLE à 14h00 seulement

et présentement à l'affiche à Québec au cinéma CAPTIF

Jack PARADISE
LES NUITS DE MONTRÉAL

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN ✓	PAROISSE ST-JACQUES ✓	VERMOREL ✓	VERMOREL ✓	VERMOREL ✓	VERMOREL ✓
COLOMBUS LAVAL ✓	ST-EUSTACHE ✓	PONT-VIAU 10 ✓	BOUCHERVILLE ✓	ST-BRUNO ✓	
CARREFOUR DORON ✓	TERREBONNE 14 ✓	ST-THÉRESE 9 ✓	LACHENAIE ✓	HULL ✓	
GATINEAU ✓	SHERBROOKE ✓	SHAWINIGAN ✓	VICTORIAVILLE ✓	CINÉMA DU CAP ✓	
ST-JEAN ✓	TRIO-RIVIÈRES 0 ✓	VALLEYFIELD ✓	BORÉL-TRACY ✓		
DRUMMONDVILLE ✓	FLUR DE LA SABBAT ✓	JOLIETTE ✓			
	ST-ADÈLE ✓	VALLEYFIELD ✓			
PARADISE ✓	COLLEGE KIRLAND ✓	CÔTE-DES-NEIGES ✓	SHERBROOKE 14 ✓	LACORDAIRE 19 ✓	
DES SOURCES 10 ✓	MESA-PLUS ✓	DES SOURCES 10 ✓	CARR ANGRON ✓	DORVAL ✓	
	COLOMBUS LAVAL ✓				

LE DEVOIR

Cinéma

Mariage réussi entre documentaire et fiction

TOUCHING THE VOID (LA MORT SUSPENDUE)
Réalisation et scénario: Kevin Macdonald, d'après le livre-témoignage de Joe Simpson. Avec Joe Simpson, Simon Yates, Brendan Mackey, Nicholas Aaron. Image: Mike Eley.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Lauréat du prix du meilleur film britannique au British Academy Film Awards, *Touching the Void* de Kevin Macdonald est le fruit d'un mariage extrêmement réussi entre le docu-

mentaire et la fiction. Il méritait amplement son laurier.

Le cinéaste, qui collectionne d'ailleurs les prix comme documentariste et remporta en 2000 un Oscar pour *One Day in September*, a pris ici le pari difficile de montrer une action faite de drame et d'aventure à travers le seul concours dialogué de voix hors champ, en opposant véritables protagonistes et interprètes dans leurs rôles. *Touching the Void* fut d'abord le récit autobiographique de Joe Simpson d'une incroyable histoire de survie. En 1985, alors âgé de 25 ans, il entreprit avec succès l'escalade du flanc ouest de la Siula Grande, dans les Andes péruviennes, avec son compagnon Simon Yates.

Mais à la descente, sous de mauvaises conditions climatiques, Joe se cassa la jambe et tomba d'une falaise. Tant et si bien que son compagnon coupa la corde qui les reliait. De sa crevasse, avec la jambe broyée, rampant seul durant trois jours et demi, Joe finit par rejoindre leur camp, plus mort que viv.

Kevin Macdonald a reconstruit dans les Andes l'action en mettant en scène deux acteurs, Brendan Mackey et Nicholas Aaron, qui campent les alpinistes

mais ne parleront jamais, sauf pour pousser quelques cris et gémissements. Les voix hors champ qui commentent l'aventure sont celles de Joe et de Simon placés face à la caméra ainsi que celle du troisième compagnon qui les attendait au camp. Tantôt on les voit parler, tantôt leurs voix roulent sur les images de reconstitution d'une beauté à couper le souffle.

Les montagnes, les crevasses, les grottes, les tempêtes, les cimes au milieu des nuages sont le décor dans lequel évoluent les interprètes qui gravissent, tombent, se relèvent, et manquent d'y laisser leur peau. Une excellente musique porte cette histoire, vraiment trépidante et angossante. Le souvenir et sa représentation se nouent dans une grande harmonie. À la fin du film, les véritables protagonistes retournent sur les lieux de l'aventure, avec les émotions prises à la gorge.

Touching the Void est un excellent film d'aventure, qui touche du doigt la mémoire qu'il transmet à travers son va-et-vient narratif et oppose un saisissant contraste entre la splendeur des paysages andins et l'horreur des dangers que traversent les héros.



SOURCE FIFEM
Embarquement immédiat, de la Suédoise Ella Lemhagen, est présenté à l'occasion du Festival international du film pour enfants de Montréal.

Le FIFEM: c'est reparti

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

C'est reparti au Cinéma Beaubien pour le Festival international du film pour enfants de Montréal (FIFEM). Du 28 février au 7 mars, le jeune public se voit offrir des solutions de remplacement au cinéma Disney et voyage partout dans le monde dans un même souffle.

Le Devoir a vu quelques films fort réussis (avec les Scandinaves comme chefs de file), démontrant qu'il n'existe à peu près plus de sujets tabous dans le cinéma pour enfants, à l'heure des familles éclatées. Réalisé par le Danois Tomas Villum Jensen, *My Sister's Kids 2* est la suite d'un film très amusant qui connut beaucoup de succès. Avec Peter Gantzer en oncle intello et distrait qui se fait rouler dans la farine par ses brillants et malicieux neveux, cette histoire désopilante du joyeux groupe aux sports d'hiver s'appuie sur une prise de pouvoir

pas de la substitution. L'intrigue se lit à plusieurs niveaux, amuse et angosse à la fois.

Etonnant, ce *Hop* du Belge Dominique Standaert! On y suit à Bruxelles et dans la campagne flamande le parcours d'un enfant noir, immigré illégal avec son père, qui doit fuir la police et vit une incroyable aventure auprès de parents par substitution. Polar, chronique de dénonciation raciste, film sur les rapports père-fils, *Hop* possède une vraie valeur.

Son scénario, ses images, son montage, sa musique mais aussi l'excellent jeu des acteurs en font un modèle du genre. Il fut d'ailleurs primé en Belgique.

Très différent, le film danois *Zafir* de Malene Vilstrup, également soigné dans sa forme, aborde la mort, l'exil, l'amour des animaux ainsi que les thèmes du courage et de la détermination. Cette histoire d'une jeune écuyère de onze ans qui rêve de devenir et de monter le cheval sur lequel sa sœur s'est tuée lors d'une course est aussi une œuvre sur la solidarité des enfants contre les adultes. Une petite fille d'origine indienne aidera l'héroïne à dompter Zafir et à accomplir ses rêves. C'est bien filmé, le déroulement s'enchaîne sans bavures. Les Danois, spécialisés dans ce créneau depuis plusieurs années, sont un peu les rois du film jeune public

Les Danois, spécialisés dans ce créneau depuis plusieurs années, sont un peu les rois du film jeune public

GAGNANT GOLDEN GLOBE MEILLEUR FILM ÉTRANGER

GAGNANT DE LA LOUVE D'OR FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA 2003

Alexandra Diaz, RADIO-CANADA

Bernard Perusse, THE GAZETTE

"Le film constitue en soi un événement historique..."
Odile Tremblay, LE DEVOIR

"Visionnement obligatoire."
Philippe Rezzonico, JOURNAL DE MONTRÉAL

"Splendide, troublant... tout à fait stupéfiant."
A.O. Scott, THE NEW YORK TIMES

OSAMA
UN FILM DE SIDDIQ BARMAK

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

version originale avec sous-titres français
EX-CENTRIS 314.841.2206

version originale avec sous-titres anglais
CINÉMA DU PARC 3078 Du Parc 281-1900

SON DIGITAL

★★★★★

«Un pur délice visuel qui nous plonge dans une sorte de rêve éveillé.»
- Régis Tremblay, Le Soleil

«Une merveille de poésie et d'humour à redécouvrir.»
- Josiane Ouellet, Voix

«Les dessins sont magnifiques, la musique impressionnante.»
- Odile Tremblay, Le Devoir

LE ROI ET L'OISEAU
Un film de PAUL GRIMAULT

Scénario: JACQUES PRÉVERT
PAUL GRIMAULT
Dialogues de JACQUES PRÉVERT
d'après le conte *La bergère et le Ramoneur*, de Hans Christian Andersen

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

SON DIGITAL

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

CINÉMA Beaubien MONTREAL 2386, Boulevard E. 721-6000

MEGA-PLEX GAZZDO PONT-VIAU 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA 8 GATINEAU

Les Films de l'Atalante en coproduction avec l'Office national du film du Canada et 7^e Art/distribution présentent

LA CUECA SOLA

cordial vivifiant réconfortant

Un documentaire de Marilú Mallet

Chili, la mémoire des femmes

www.7artdistribution.com/cueca

3536, boul. Saint-Laurent, Mtl
Billetterie (514) 847-2206

CINÉMA PARALLÈLE

jusqu'au 4 mars inclusivement à 15h30 et 19h15

précédé de **Piqueteros** la révolte argentine

«...Effroyables Jardins est un film lumineux, léger et inspirant...»
- Le Soleil

«...plein de tendresse...»
- Le Journal de Montréal

«...Effroyables Jardins fait un bien fou...»
- La Presse

JACQUES VILLERET ANDRÉ DUSSOLLIER THIERRY LHERMITTE BENOÎT MAGIMEL

EFFROYABLES JARDINS

Un film de JEAN DECKER
D'après le roman éponyme de MICHAËL QUINT

CHRISTAL FILMS

Grand prix du public Hydro-Québec Festival de Rouyn-Noranda

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

SON DIGITAL

FAMOUS PLAYERS PARISIEN

CINÉMA Beaubien MONTREAL 2386, Boulevard E. 721-6000

MEGA-PLEX GAZZDO PONT-VIAU 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA 8 GATINEAU

CINÉMA FINE STE-ADELE

LE CARREFOUR 10 JOLIETTE

LES PRODUCTIONS DU GOLEM ET FIFEM PRÉSENTENT

RÉAL BOSSÉ dans

Le GOLEM de MONTRÉAL

un film d'ISABELLE HAYEUR

ZÉBULON VEZINA REAL BOSSE LAZLO RICCARDI RIGAUD CHANEL PETIT CHARLOTTE BISSONNETTE REICHOID et l'ensemble des acteurs ALIX MARTIN EMMANUEL BLODEAU

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

SON DIGITAL

CINÉMA Beaubien MONTREAL 2386, Boulevard E. 721-6000

MEGA-PLEX GAZZDO PONT-VIAU 16

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA 8 GATINEAU

CINÉMA FINE STE-ADELE

LE CARREFOUR 10 JOLIETTE